

921









Ac 37  
0

Universitäts-  
bibliothek  
Sachsen-Anhalt  
Magdeburg



Vgl. D. II d 206/2 80

[II d 2056]

ohne Verfasser

h:



Berlin  
Bremser  
Förstner

Universitäts-  
und Landesbibliothek  
Halle (Saale)  
August-Bebel-Str. 13

RECUEIL  
DES  
FRIVOLITÉS  
GALANTES.

*Aimez-vous la muscade? on en  
a mis par-tout.* Boileau.



COLOGNE.



Chez PIERE MARTEAU  
1759.

RECUEIL  
DES  
FRIVOLES  
GALANTES.



*Handwritten signature or initials*





LE  
P R I N T E M P S.

---

**Q**UE de fleurs vont éclore!  
Zéphire est de retour :  
On la vit près de Flore  
Déjà parler d'amour.

---

La Terre de verdure  
Se pare de nouveau.  
La Nuit est moins obscure,  
Et le Jour est plus beau.

---

Dans ce naissant empire  
Tout invite aux plaisirs :  
L'air même qu'on respire  
Fait naître les desirs.

Du fond de leur retraite  
Sortent les Dieux des bois,  
Et *Pan* dansé à leur tête  
Au son de son hautbois.

*Cytheree* & les *Graces*,  
Qui la suivent toujours,  
Folâtrant sur leurs traces,  
Conduisant les *Amours*.

A leur troupe riante  
Se joignent les Bergers,  
Et le beau *Daphnis* chante  
Des airs tendres, légers.

Dans le lointain, *Lisette*,  
D'*Iphis* qu'elle chérit,  
Ecoute la fleurette,  
Le regarde & sourit.

Jeune & belle Bergère,  
Dit *Iphis*, plein d'amour,

Du bonheur qua j'espère  
Enfin, voici le jour.

---

L'hiver, point d'amourette,  
C'est l'usage en nos champs;  
Mais tu sois bien, Lisette,  
Que l'on aime au Printemps.

---

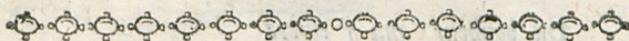
Le mois des fleurs t'invite  
A couronner mes feux . . . . .  
Lisette rêve, Hésite,  
Et se rend à ses vœux.

---

D'un pas lent & timide  
Elle suit son vainqueur;  
Et l'Amour qui les guide,  
Sourit à leur ardeur.

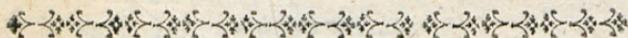
---

Dans un lieu Solitaire  
Il les conduit tous deux . . . . .  
Il faut, Muse, vous taire,  
Iphis devient heureux.



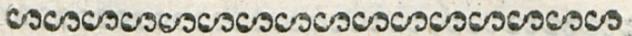
L'ÉLOGE  
I M P A R F A I T

QUE vous êtes belle , parfaite !  
 Disoit l'enfant *Amour* à sa mère *Cypris*.  
 Avec un gracieux fouris ,  
 Un jours qu'il vint à sa toilette :  
 Quels yeux ! quelle bouche ! quel tein !  
 Que d'appas touchants ! le beau sein ! .....  
 Arrêtez, dit *Vénus*, mon fils, foyez modeste ;  
 C'est à *Mars* de louer le reste.



A  
 U N E D A M E ,  
 qui demandoit une définition de l'Amour.

Qu'est ce qu'Amour ? un Dieu malin & tendre  
 Qui, Belle *Iris*, en veut à votre cœur.  
 Si vous craignez qu'il s'en rende vainqueur,  
 Donnez-le-moi ; je saurai le défendre.



A

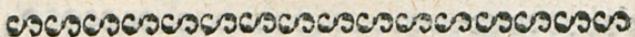
MADemoiselle DE \*\*\*,

*pour le jour de sa fête.*

**S**I mon Almanach ne ment pas,  
 C'est aujourd'hui la veille de la fête.  
 D'une sainte célèbre, autant par ses appas,  
 Que par sa pénitence exemplaire & parfaite.  
 Digne objet des vœux de mon cœur,  
 Vous avez son nom & ses charmes;  
 N'allez pas, l'imitant jusques dans sa ferveur,  
 Jeuner, prier sans cesse, & répandre des larmes,  
 La Sainte avoit donné dans bien plus d'une  
 erreur:

Elle étoit belle, mais coupable;  
 Et, par malheur, hélas! pour ma fidele ardeur,  
 Vous n'êtes encore qu'aimable.



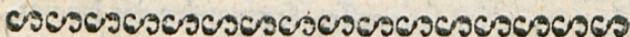


A

L A M È M E.

---

**E**N vain, pour mon repos, j'entreprends  
quelque fois  
De bannir de mon cœur votre image char-  
mante ;  
Si je puis, contre mon attente,  
Passer une heure dans un mois ,  
Sans songer à vous une fois,  
L'heure qui suit j'y pense trente.



L A

PRIÈRE TROP

S U C C I N T E.

---

**D**itez-moi: cher amant, je t'aime; je t'  
dore,

Et





Ou l'Univers, *Biblis*, va perdre tous ses charmes.

Déjà, par vos regrets, les Echos attendris

Ne font que répéter de lamentables cris.

Tout sèche, tout languit sur les monts, dans  
la plaine:

*Philomèle* est sans voix, *Zéphire* sans Haleine;

Et les ruisseaux plaintifs, murmurant des sanglots,

Pour fuir de tristes bords précipitent leurs flots.

Vos beaux yeux pleins de pleurs attristent la  
Nature.

Sont-ils faits pour pleurer? ah! *Biblis*, quelle  
injure

Vous faites à ce Dieu dont les traits sont si  
doux!

Que vois-je? il s'attendrit, & soupire avec  
vous;

Sensible à vos ennuis, il suspend sa vengeance.

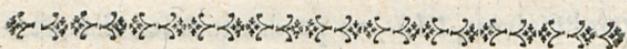
Que vos pleurs sont touchants, & qu'ils ont de  
puissance!

Ils amolissent tout, excepté votre *sein*;

Il en est inondé, belle *Biblis*, en vain.



LETTRE



L E T T R E

A

C É P H I S E.

---

*V*ous voulez que je vous instruisse de ce qui s'est  
 passé ici dans le Monde depuis votre absence, &  
 vous croyez que c'est me prescrire un grand travail.  
 Détrompez-vous, la tâche que vous imposez à ma  
 paresse sera facile à remplir.

Tout se passe à Paris comme à votre départ.

Les Maris y sont doux, faciles,  
 Et cachent, en hommes habiles,  
 Leurs foudis jaloux avec art.

Les femmes y sont adorables,  
 Et galantes autant qu'aimables.

Les amants indiscrets, légers, présomptueux,  
 Dissipés, médifants, frivoles;  
 Plus grossiers que voluptueux,  
 Et se ruinent tous par des dépenses folles.

Les



Les Ris, les Jeux & les Amours  
 Ces Dieux folâtres & volages,  
 Semblent vouloir ici se fixer pour toujours :  
 Ou recevraient-ils plus d'hommages ?

*Ne soyez point étonnée de ce que se viens de vous  
 dire des Amours.*

De ces enfants tendres, badins  
 On trouve mille & mille essaims  
 Dans ce délicieux asyle ;  
 Mais les plus aimables de tous ,  
 Quand vous avez quitté la Ville,  
 Nous ont aussi quittés pour voler après vous.

*Auroient-ils pu se plaire dans un lieu où vous n'êtes  
 plus ? Je suis sûr que cette troupe riante aura été  
 précédée d'une autre troupe non moins aimable.*

Ces trois Divinités que l'on nomme les Graces ,  
 Qui rendent de Vénus les appas plus touchants  
 Doivent, fidèles sur ses traces ,  
 La suivre en tous lieux en tous temps.  
 Mais la Déesse officieuse,  
 Sûre de triompher toujours de tous les cœurs,  
 A permis, quelquefois, qu'une mortelle heureuse

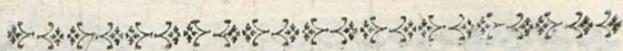
Put

Put compter à sa suite *Euphrosine* & ses sœurs,  
 Peu de belle ont eu ce gage  
 De l'amitié de la mère d'Amour.  
 Jadis *Helene* obtint cet avantage;  
 L'amante de *César* \* le reçut à son tour.  
 Il est d'autres beautés encore,  
 Qui depuis ont joui de la même faveur.  
 Vous, dont les charmes font éclore  
 Dans les cœurs chaque jour une nouvelle ardeur,  
*Vénus* aussi vous favorise;  
 Car j'ai vu sur vos pas *Aglayé* maintefois;  
 Et tout le Monde fait que les *Graces*, *Céphise*,  
 Ne se quittent point toutes trois.

*Vous voyez que je vous ai obéi, sans prendre beaucoup de peine. Il est vrai que je ne vous ai rien dit de nouveau; mais qu'aurois-je pu vous apprendre? Vous connoissiez le goût pour les plaisirs des habitants de cette Capitale, & vous ne pouvez ignorer que vous êtes belle.*

\* La fameuse Reine d'Egypte.





LA DOUCE  
VENGEANCE.

---

**D**Ormons, disoit *Cypris* au Dieu *Mars* son  
amant,  
Avec un ton de voix charmant,  
Dormons : la nuit achève sa carrière;  
J'apperçois déjà la lumière.  
Vous vous trompez; non, ce n'est pas le jour;  
L'éclair que vous voyez, dit *Mars* avec tendresse,  
Vient de vos yeux, belle Déesse;  
C'est l'ouvrage de mon amour.  
Ah! reprit vivement la Reine de *Cythere*,  
Ne différons donc pas; cher amant, vengeons  
nous,  
En rendant cette nuit si brillante, si claire  
Que l'indiscret \* *phébus* en devienne jaloux.

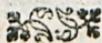
\* *Le Soleil en éclairant les plaisirs de Mars & de Vénus, les avoit fait surprendre par Vulcain.*





EPIGRAMME.

**U**NE Nonne, encore assez belle,  
 Avoit deux *meines* pour amis ;  
 Gens à grand nez, à noirs sourcils,  
 Qui pleins de ferveur & de Zèle,  
 Travaux commune, desservoient sa chapelle.  
 L'un, quelques mois passés, de fatigue expira :  
 La Nonnein long-temps le pleura.  
 Un jour qu'elle en parloit, étant en exercice  
 Avec l'autre moine lassé,  
 Qui récitoit mal son office.  
 Hélas ! pourquoi, dit-elle, est-il au Ciel placé ?  
 Au Ciel ? reprit l'ami du trépassé,  
 La chose eut été bien adroite ;  
 Car la route des Cieux, assure un Très-Grand  
 Saint,  
 Est difficile & fort étroite ;  
 Et vous savez, ma sœur, dit-il d'un air malin  
 Que le défunt étoit en tout autre chemin.



ROMANCE.

Vous, dont l'ame a reçu l'atteinte  
 Des traits du Dieu le plus charmant,  
 Ecoutez l'histoire succinte  
 Du fort malheureux d'un amant.

D'une Nymphé sensible & belle,  
 Le beau *Zitons* devint épris.  
 Il obtint des Dieux qu'avec elle  
 Il s'uniroit, mais à ce prix :

Le premier de ce couple aimable  
 Que l'Amour rendroit inconstant,  
 Par un destin inévitable,  
 Deviendrait aveugle à l'instant.

*Zitons* crut sa flamme éternelle :  
 (Les amants se ressemblent tous)

Mais

Mais on est près d'être infidèle  
Lorsque l'on est près d'être époux.

---

Bientôt d'une ardeur imprévue  
*Zitons* brula pour son malheur ;  
L'infortuné perdit la vue,  
Mais sans se plaindre de son cœur.

---

Si toute tendresse inconstante  
Eprouvoit le sort de *Zitons* ,  
Plus d'un époux , plus d'une amante  
Marcheroient, hélas ! à tâtons.





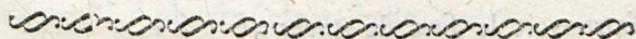
F R A G M E N T

*d'un vieux Manuscrit*

G A U L O I S

*trouvé dans les ruines*

D' A M A T H O N T E.



**M**<sup>Elsis</sup> aimoit passionnément Elzède. C'étoit une jeune veuve qui avoit des agréments infinis dans l'esprit & dans la Figure. Il étoit possible de voir une femme plus belle; il ne l'étoit pas d'en trouver une plus aimable. Un jugement éclairé régloit les mouvements de son cœur, & l'empêchoit de se livrer aveuglément au penchant qu'elle avoit à la tendresse.

L'amour de *Melsis* avoit précédé le trépas de son époux, vieillard chagrin & facheux, qui l'avoit laissée par sa mort maîtresse d'un bien considérable: dédommagement auquel tout époux  
caduc

eaduc devoit être condamné, quand il s'unit à une femme jeune & belle.

Quoique les circonstances où se trouvoit *Elzéide* par son veuvage fussent plus favorables à l'amour de *Melfis*, cet amant ignoroit encore s'il étoit aimé. Cependant *Elzéide* n'avoit pu se defendre d'être sensible à ses soins; mais le simple aveu de sa foiblesse coûte autant à une femme raisonnable, qu'un acte de vertu à celle qui ne l'est pas.

*Melfis* étoit bienfait & d'une figure agréable. Il avoit des connoissances dans l'esprit, de la délicatesse dans le goût, de la politesse dans les manières, de la douceur & de la complaisance dans le caractère. *Melfis* en un mot réunissoit dans sa personne le mérite d'un homme de quarante ans qui fait penser, & tous les agréments d'un jeune homme de vingt-cinq qui fait plaire.

Après quelque temps écoulé dans la contrainte, *Elzéide* avoit fait à son amant l'aveu de sa tendresse; & devenue plus tendre encore après cet aveu, sa raison ne balançoit plus son penchant. *Melfis*, certain de son bonheur, étoit

impatient d'en jouir. Pouvoit-il attendre longtemps? la Victoire est prochaine & aisée sur un cœur qui soupire après sa défaite.

*Elzéide* avoit une maison de campagne proche de *Pirsa*. La situation en étoit charmante, & les jardins, qui avoient autant de variété que d'étendue, offroient plus d'un asyle secret aux plaisirs de deux amans. Ce fut dans ce séjour délicieux que *Melfis* obtint le prix de sa tendre & fidèle ardeur.

Un soir qu'*Elzéide*, assise sur un lit de verdure dans un bosquet écarté, contemploit en rêvant le crystal d'un ruisseau, dont une main habile avoit détourné le cours de mille manières différentes pour le plaisir des yeux, *Melfis* s'offrit subitement à sa vue. Le lieu, l'Amour, l'attrait de la volupté tout favorisoit cet amant. Belle *Elzéide*, dit-il en tombant à ses genoux, & lui donnant mille baisers, Vous occupez-vous de mon bonheur? Allez-vous, enfin, me rendre aussi heureux que je suis sensible & constant? Ah! ne différez plus, continua-t-il du ton le plus passionné, de couronner une ardeur  
que

que vos charmes seuls pouvoient rendre aussi vive. *Elzéide* soupira & se tut. *Melfis* devint plus pressant ; *Elzéide* plus émue. *Melfis* en rendant toujours plus grande la tendre agitation de son amante , & passant successivement d'une faveur dérobée à une autre plus intéressante , parvint assez rapidement à la dernière.

Enchanté de son bonheur, il auroit voulu ne s'arracher jamais des bras d'*Elzéide* : mais la mesure des plaisirs de l'Amour n'a pas toujours l'étendue de l'ardeur dont ils sont le prix. De même qu'un amant vulgaire, *Melfis* commença par des transports, & finit par des promesses d'être fidèle.

Depuis ce jour ces amants se livrèrent à toute leur tendresse. Déjà deux ans s'étoient écoulés & ils s'aimoient encore. L'Amour, auteur de leur félicité, en avoit malheureusement fixé le terme.

Parmi les femmes aimables que voyoit *Elzéide*, il y en avoit une que ses traits & son esprit faisoient distinguer avantageusement des

autres : elle se nommoit *Zirnée*. A tous les charmes de la jeunesse & de la beauté réunis, *Zirnée* joignoit cet art que les femmes possèdent particulièrement, & auquel les hommes ont attaché avec raison un grand mérite ; l'art de penser finement & de s'exprimer de même. Mais ses penchans & son caractère ne répondoient pas à un extérieur si séduisant. Elle étoit emportée, imperieuse, légère dans ses affections ; chez elle les bienfaisances balançoient rarement l'intérêt de ses plaisirs, & cédoient toujours au desir de faire une conquête nouvelle.

*Meliss* occupé d'*Elzéide*, fit peu d'attention aux charmes de *Zirnée*. Elle en eut du dépit : *Meliss* lui avoit plu, & le ressentiment de son amour propre se joignant à son goût naissant, elle résolut de tout entreprendre pour s'en faire aimer.

*Meliss* ne répondit pas d'abord aux attentions marquées que *Zirnée* affectoit d'avoir pour lui en toute occasion. Mais comment résister longtemps aux flatteuses préférences d'une femme charmante ? la beauté a des droits réels sur les cœurs

cœurs, dont tôt ou tard elle fait se faire payer.

*Zirnée* avoit une *petite maison* dans un des Fauxbourgs de *Pirsa*, où *Melfis* la voyoit souvent. Ce lieu étoit consacré au plaisir & la volupté. Un jour, que seul avec elle, il lui monroit les desirs les plus vifs d'obtenir ses faveurs, elle ouvrit une porte confondue avec art dans les lambris du Sallon où ils étoient. L'étonnement de *Melfis* fut extrême lorsqu'il entra dans un cabinet spacieux, où le jout pénétroit de manière à rendre plus intéressante l'impression de ce qu'on y voyoit. Tout en ce lieu ressentoit l'Amour, & le luxe. Les peintures les plus exquises & les plus voluptueuses frapportoient la vue de toutes parts. Elles représentoient à l'entrée du cabinet les premières faveurs qu'on obtient de ce qu'on aime. A mesure que vous avancier l'intérêt croissoit dans les tableaux. Le dernier de cette collection complete étoit placé dans le fond du cabinet; il avoit pour sujet *Adonis* que *Vénus* rendoit heureux. Le Peintre avoit parfaitement rendu sur les traits de ces amants, l'expression de la joie ravissante que l'on goûte

dans les bras de ce qu'on aime. Un lit de repos, placé à dessein sous cette peinture, sembloit vous inviter à la rendre la copie fidèle de vos plaisirs. *Zirnée*, qui s'aperçut de l'impression que faisoit sur les sens de *Melfis* la vue de ces objets, lui proposa, en souriant, d'examiner avec attention les tableaux. J'y consens, répondit-il, pourvu que nous les prenions pour modèles de nos actions & de nos plaisirs; & tout de suite jettant les yeux sur le premier tableau, il prit la main de *Zirnée* qu'il baisa. Du premier il passa au second, & du second au troisième: toujours fidèle imitateur de ce qu'il voyoit représenté. Bientôt son ardeur devint si vive qu'il entraîna *Zirnée* vers le dernier tableau. Il convins avec elle que c'étoit troubler l'ordre de l'examen; mais il l'assura que cette inexactitude ne nuiroit point à leurs plaisirs. *Zirnée* le crut avec d'autant moins de peine, qu'il lui offroit en ce moment de fortes raisons d'être crédule.

*Zirnée* recevoit avec transport les hommages multipliés que *Melfis* rendoit à ses charmes :  
elle

elle lui prodiguoit les louanges les plus flatteuses, & les caresses les plus vives. *Melfis*, qui étoit la reconnoissance même, porta si loin les effets de sa gratitude, qu'il mérita l'étonnement de *Zirnée*; une des femmes du monde à laquelle il étoit le plus difficile de causer de la surprise.

*Zirnée*, à qui le sentiment dont elle étoit affectée plaisoit infiniment, aida dans la suite, avec complaisance. *Melfis* à se soutenir dans l'admirable opinion qu'elle avoit prise de lui. Malgré les soins, même minutieux, qu'elle se donnoit à cet égard, elle s'aperçut bientôt qu'ils devenoient inutiles. Le déplaisir qu'elle en eut lui fit penser aux tableaux; elle crut qu'ils lui offroient une ressource. Elle proposa à *Melfis* d'en achever l'examen; mais elle trouva son goût pour la peinture tellement changé, que désespérant du moindre succès, elle songea à se séparer d'un amant sur qui les images les plus intéressantes de la Volupté ne faisoient plus d'impression.

La tendre *Elzéide* s'aperçut, avec une vive  
dou-

douleur, de l'intelligence qui régnoit entre son  
 amant & *Zirnée*: ce fut en vain qu'elle mit tout  
 en usage pour remmener cet infidèle. Quel-  
 quefois à la vérité il sembloit reprendre pour  
 elle sa première tendresse; mais bientôt il re-  
 tombait dans son inconstance.

*Zirnée*, qui ne pouvoit se dissimuler à elle-  
 même que *Melfis* avoit pour *Elzéide* un fond d'  
 estime & de tendresse, & qu'il ne ressentoit pour  
 elle qu'un simple goût, que l'attrait de la vo-  
 lupté avoit fait naître & entretenoit, se condui-  
 fit avec tant d'art qu'*Elzéide* lui fut sacrifiée.

Dès que *Zirnée* eut triomphé de sa rivale,  
 son caractère parut changer absolument. Elle  
 asservoit impérieusement *Melfis* à ses volontés &  
 à ses goûts, & la curiosité ou son caprice lui en  
 donnoit quelquefois de fort bizarres.

La contrainte dans laquelle vivoit *Melfis* ne  
 tarda point à lui rappeler la douceur toujours  
 égale d'*Elzéide*, les agréments de son commer-  
 ce, & le tranquille bonheur dont il avoit joui  
 auprès d'elle. Ce souvenir rouvrit des blessu-

res

res que tout l'art de Zirnée n'avoit pu guérir parfaitement. Dans le temps que l'idée de sa félicité passée l'occupoit le plus, il apprit qu'Elzéide venoit de se retirer en province dans une de ses terres, & que depuis qu'il avoit cessé de la voir ; elle avoit mené une vie languissante & très-retirée. Ce récit le jetta dans une tristesse profonde. Rien ne pouvant ni l'en distraire ni la détruire, & Zirnée étant devenue pour lui un objet odieux ; il partit pour l'isle de *Mélite*, où sa famille le pressoit inutilement de se rendre depuis un an. Avant de partir il fit tenir cette lettre à *Elzéide*.

*Vous êtes vengée, Belle Elzéide ; de charme trompeur qui m'avoit séduit est dissipé & livre mon cœur aux remords les plus cruels. Quoi ! j'ai pu ne pas vous aimer d'une ardeur toujours égale ? j'ai pu vivre pour une autre que vous ? j'ai pu consentir à ne vous plus voir ? Par quel étrange aveuglement étois-je donc devenu ennemi de ma propre félicité ? Comment de tant d'amour que vous m'aviez inspiré n'ai-je pu en conserver assez pour m'empêcher du moins de devenir ingrat & perfide ? hélas ! mes crimes ont éga-*

lé

lé vos attrait; & c'est une justice que le désespoir vu ils me jettent ne puisse intéresser votre pitié. Tout coupable que je suis que mon sort est à plaindre! Ah, Belle Elzéide, si votre cœur doit être insensible aux larmes de mon repentir, qu'il ne le soit pas du moins à la peine que je m'impose pour ne vous avoir pas toujours également chérie. Je m'éloigne de ma patrie; je vais à Mélite chercher, dans les dangers de la guerre éternelle que l'on y fait aux téméraires, ce qui seul peut mettre fin à ma douleur & terminer mes regrets, la mort.

Quelque temps après que Melsis fut arrivé à Mélite, il reçut d'Elzéide la lettre suivante.

Puisque pour votre bonheur & le mien vous n'avez pas cessé assez-tôt d'être inconstant, vous deviez l'être plus long-temps; je n'aurois pas du moins la douleur de quitter la vie quand vous me rendez toute votre tendresse. L'arrêt est prononcé, je n'ai pas une heure à vivre; & cependant je vais donner quelques instants au plaisir de vous tracer les sentiments d'un cœur à qui vous n'avez jamais cessé d'être cher. Dieu! que je vous aimois lorsque vous devintes infidèle! Le soin que je prenois de vous cacher ma douleur en redouloit

La violence. Souvent ce soin devenoit inutile : mes yeux malgré moi me trahissoient. Combien de fois ne vous ont ils pas appris le trouble & les tourments de mon cœur ! mais devenu ingrat, vous feigniez de ne les pas entendre, pour refuser de la pitié à mon état. Bientôt vous cessâtes de me voir, & je restai en proie à l'affliction la plus vive. Rien ne pouvant me consoler de votre perte, je quittai des lieux où vous m'aviez mille fois juré de m'aimer toujours ; tristes lieux qui ne m'offroient plus que le souvenir de mon bonheur. Je me retirai dans cette solitude, où consumée par mes ennuis & par mes larmes, je touche au terme de mes jours. Victime de mon amour, j'allois mourir sans espoir d'être regrettée. Vous m'apprenez que je vous suis redevenue chère. Puis-je croire un tel changement ? ne m'abusez-vous point ? Quoi ! Melfis vous m'auriez rendu toute votre tendresse ? Ciel ! quels sentiments cette idée fait naître dans mon cœur ! sentiments trop chers, durez tout le temps qui me reste à vivre ! Que dis-je ? Grand Dieu ! Comment, en l'état où je suis, osé-je entretenir dans mon cœur une flamme criminelle ? Pardonne-moi, suprême arbitre de toute destinée, ces mouvements d'un penchant trop tendre ; laisse-moi donner encore ce moment  
à ma

à ma foiblesse & tous les autres seront pour toi. Quel partage ! Je m'égare : Amour infortuné que tu me rends coupable..... Melfis nous ne nous verrons plus. Ah ! je ne saurois prononcer ces funestes mots. Je sens cependant que le fatal instant s'approche ; mes yeux s'appesantissent : un voile épais commence à me dérober la lumière. Cher Melfis, recevez le dernier témoignage de la tendresse que j'ai eue pour vous. Que ce papier trempé de mes larmes, parvenu dans vos mains, calme votre désespoir. Perdez la funeste envie de mourir ; vivez au contraire, vivez. Que la mémoire de l'infortunée Elzéide vous soit chère : Souvenez-vous de son amour extrême, & de sa fin déplorable..... Il ne me reste plus qu'à vous faire d'éternels adieux..... C'est en vain que j'hésite : il le faut : je m'affoiblis..... Adieu, pour jamais..... pour jamais ? hélas ! je succombe à cette idée..... Je me meurs.

La lecture de cette lettre fit sur Melfis une si forte impression, que la vie étant devenue pour lui un tourment, il ne chercha plus qu'à la perdre. L'occasion s'en offrit bientôt : il la saisit, & donna, par sa mort, un nouvel exemple du pouvoir funeste que l'Amour exerce trop souvent, sur le cœur & sur la raison.

FIN.

LET-



LETTRE

D' H É L O Ï S E

A

ABAILARD

TRADUCTION LIBRE DE Mr. POPE.

P A R Mr. C\*\*\*

---

A V I S

D E L'É D I T E U R.

**H**Eluise & Abailard vécutent au douzieme Siécle.  
Les charmes de leur esprit les rendirent célèbres, &  
leur malheureuse passion les rend encore intéressans.  
Ces deux Amans éprouverent la disgrâce la plus cru-  
elle. L'illustre Mr. Pope a rassemblé dans une seu-  
le Lettre les principaux événemens de la vie de ces  
deux infortunés. Celle-ci est plus imiére que tra-  
duite.

C

duite.

*duite. L'Auteur a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral du Poete Anglois, toute traduction trop servile étant froide & languissante. Il a tâché d'éviter ce défaut, en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les beautés de l'Original.*

*Il y a eu plusieurs Copies manuscrites de cet Ouvrage répandues dans le Public; mais toutes, pour la plupart, ont été tronquées, & n'ont pas été aussi complètes que celle-ci, qui est la seule que l'Auteur avoue.*



L E T T R E

D' H É L O Ï S E

A

ABAILARD.

TRADUCTION LIBRE DE Mr. POPE.  
PAR Mr. C\*\*\*

\*\*\*

\*\*\*

\*\*\*

*Héloïse est supposée dans sa Cellule occupée à lire une Lettre d'Abailard, & à y faire réponse.*

DANS ces lieux habités par la seule innocence,  
Où

Où regne, avec la paix, un éternel silence,  
 Où les cœurs, asservis à de severes loix,  
 Vertueux par devoir, le sont aussi par choix ;  
 Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,  
 S'élève dans les sens d'une foible Vestale ?  
 De mes feux, mal éteints, qui ranime l'ardeur ?  
 Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur ?  
 Hélas, je me trompois ! j'aime, je brûle encore !  
 O nom cher & fatal ! . . . . Abaillard . . . je t'adore !  
 Cette Lettre, ces traits, à mes yeux si connus,  
 Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus.  
 De sa bouche amoureuse Héloïse les presse ;  
 Abaillard ! cher Amant ! mais quelle est ma foiblesse ?  
 Quel nom, dans ma retraite, ose-je prononcer ?  
 Ma main l'écrit ! . . . hé bien, mes pleurs vont l'  
     effacer !  
 Dieu terrible, pardonne, Héloïse soupire.  
 Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire,  
 A tes ordres cruels Héloïse souscrit . . .  
 Que dis-je ? mon cœur dicte . . . & ma plume obéit.

PRISONS, où la Vertu, volontaire victime,  
 Gémit & se repent, quoiqu'exemte de crime,  
 Où l'homme, de son être imprudent destructeur,  
 Ne jette, vers le Ciel, que des cris de douleur,

Marbres inanimés, & vous froides reliques,  
Que nous ornonns de fleurs, qu'honorent nos can-  
tiques,

Quand j'adore Abaillard, quand il est mon Epoux,  
Que ne suis-je insensible & froide comme vous!

Mon Dieu m'appelle envain du Trône de sa gloire,  
Je cede à la nature une indigne victoire.

Les cilices, les fers, les prieres, les vœux.

Tout est vain, & mes pleurs n'éteignent point  
mes feux.

AU moment où j'ai lu ces tristes caractères,

Des ennuis de ton cœur secrets depositaires,

Abaillard, j'ai senti renaître mes douleurs.

Cher Epoux, cher objet de tendresse & d'horreurs

Que l'Amour, dans tes bras, avoit pour moi de  
charmes!

Que l'Amour, loin de toi, me fait verser de larmes!

Tantôt je crois te voir, de mirthe couronné,

Heureux & satisfait, à mes pieds prosterné;

Tantôt, dans les déserts, farouche & solitaire,

Le front couvert de cendre, & le corps sous la  
haire,

Desléché dans ta fleur, pâle & défigurè,

A l'ombre des Autels, dans le Cloître ignoré,

C'est

C'est donc là qu'Abailard, que sa fidelle Epouse,  
 Quand la Religion, de leur bonheur jalouse,  
 Brise les nœuds chéris dont ils étoient liés,  
 Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés :  
 C'est-là que, détestant & pleurant leur victoire,  
 Ils fouleront aux pieds, & l'Amour & la Gloire.  
 Ah, plutôt écris-moi : formons d'autres liens,  
 Partage mes regrets! . . . je gémirai des tiens ;  
 L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;  
 L'écho suit les Amans malheureux & fideles.  
 Le sort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir  
 Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir.  
 Nos larmes sont à nous . . . nous pouvons les  
 répandre :  
 Mais, Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul doit y pré-  
 tendre.  
 Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi . . .  
 Tout m'arrache des pleurs . . . tu ne vis plus  
 pour moi.  
 C'est pour toi . . . pour toi seul que couleront  
 mes larmes.  
 Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des  
 charmes ?  
 ECRIS-MOI, je le veux, ce commence en-  
 chanteur,  
 Aimable épanchement de l'esprit & du cœur,

Cet art de conserver, sans se voir, sans s'entendre.  
 Ce muet entretien, si charmant & si tendre.  
 L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé  
 Par l'Amante captive & l'Amant agité ;  
 Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente,  
 Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une Amante  
 Son cœur s'y développe ; elle peut, sans rougir.  
 Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.  
 Hélas, notre union fut légitime & pure !  
 On nous en fit un crime, & le Ciel en murmure.  
 A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,  
 Quand tu m'offris l'Amour sous le nom d'amitié,  
 Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière,  
 Mon ame, dans ton sein, se perdit toute entière.  
 Je te croyois un Dieu, je te vis sans effroi.  
 Je cherchois une erreur, qui me trompa pour toi.  
 Ah, qu'il t'en coûtait peu pour charmer Héloïse !  
 Tu parlois. . . à ta voix tu me voyois soumise.  
 Tu me peignois l'Amour bienfaisant, enchanteur...  
 La persuasion se glissoit dans mon cœur :  
 Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente,  
 Tes levres la portoient sur celles d'une Amante.  
 Je t'aimai. . . je connus, je suivis le plaisir ;

Je

Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.  
 Je t'ai tout immolé , devoir, honneur, sagesse;  
 J'adorois Abailard, & dans ma douce ivresse,  
 Le reste de la Terre étoit perdu pour moi:  
 Mon Univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.

TU le fais, quand ton ame, à la mienne en-  
 chaînée,

Me pressoit de ferrer les nœuds de l'hymenée,  
 Je t'ai dit, cher Amant, hélas, qu'exiges-tu ?

L'Amour n'est point un crime, il est une vertu.  
 Pourquoi donc l'asservir à des loix tyranniques ?

Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?

L'Amour n'est point esclave, & ce pur sentiment,

Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant,

Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.

Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,

Pour des Amans livrés à l'infidélité.

Je trouve dans l'Amour mes biens , ma volupté.

Le véritable Amour ne craint point le parjure.

Aimons-nous, il suffit, & suivons la nature.

Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour à tour ;

Ne cherchons, en un mot, que l'Amour dans l'

Amour.

Que le plus grand des Rois, descendu de son Trône

Vienne mettre à mes pieds son Sceptre & sa Couronne,

Et que m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,

Son Amour fastueux me place sous le Dais ,

Alors on me verra préférer ce que j'aime

A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.

Abailard, tu le fais, mon Trône est dans ton cœur.

Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur,

Méprisant tous ces noms, que la fortune invente,

Je porte, avec orgueil, le nom de ton Amante :

S'il en est un plus tendre & plus digne de moi,

S'il peint mieux mon Amour, je le prendrai pour toi.

Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !

C'est la première loi, le reste est arbitraire.

Quels mortels plus heureux que deux jeunes Amans,

Réunis par leurs goûts & par leurs sentiments,

Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble,

Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble ;

Qui confondent leur jouë, au sein de leurs plaisirs,

Qui jouissent toujours, ont toujours des desirs.

Leurs

Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point  
de vuide.

La douce illusion à leur bonheur préside.

Dans une coupe d'or, ils boivent à long traits,

L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.

Si l'homme, hélas ! peut l'être, ils sont heureux  
sans doute.

Nous cherchons le bonheur, l'Amour en est la  
route.

L'Amour mene au plaisir, l'Amour est le vrai bien.

Tel fut, cher Abailard, & ton sort & le mien.

QUE les temps sont changés ! ô jour, jour exéc-  
crable,

Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable.

Osa... quoi, je n'ai point repoussé ses efforts !

Malheureuse Héloïse, ah ! que faisois-je alors ?

Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une Amante

Auroient... rien ne fléchit leur rage frémissante !

Barbares, arrêtez ! respectez mon Epoux !

Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.

Vous punissiez l'Amour, & l'Amour est mon crime.

Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.

Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule ! ... ah,  
cruels !

Quoi, mes cris, quoi, mes pleurs, paroîtront cri-  
minels !

Quoi, je ne puis me plaindre en mon malheur fun-  
nelé!

Nos plaisirs sont détruits... ma rougeur dit le reste.  
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd?  
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher Abaillard, poins-toi ma destinée.  
Rappelle-toi le jour, où de fleurs couronné,  
Où, prête à prononcer un serment solennel,  
Ta main me conduisit aux marches de l'Autel;  
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,  
On vit une victime immoler la victime;  
Où, le cœur consumé du feu de mes desirs,  
Je jurai de quitter le Monde & ses plaisirs.  
D'un voile obscur & saint, ta main foible & trem-  
blante

A peine avoit couvert le front de ton Amante,  
A peine je baisois ces vêtements sacrés,  
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés,  
Du Temple tout-à-coup les vouîtes retentirent.  
Le Soleil s'obscurcit, & les lampes palirent.  
Tant le Ciel entendit, avec étonnement,  
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidele  
Amant:

Tant l'Eternel encor doutoit de sa victoire!

Je

Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.  
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!

Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

VIENS donc, cher Abaillard, seul flambeau de  
ma vie.

Que ta présence encor ne me soit point ravie!

C'est le dernier des biens, dont je veuille jouir.

Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,

Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames

Je brûle... de l'Amour je sens toutes les flammes.

Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,

Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux:

Quels momens, Abailard? les sens-tu? quelle joye?

O douce volupté! ... plaisirs... où je me noye!

Serre-moi dans tes bras! presse-moi sur ton cœur!

Nous nous trompons tous deux, mais quelle heu-  
reuse erreur!

Je ne me souviens plus de ton destin funeste,

Couvre-moi de baisers... je rêverai le reste.

Que dis-je! cher Amant, non, non, ne m'en crois  
pas.

Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.

Viens, mais pour me traîner aux pieds du  
Sanctuaire.

Pour m'apprendre à gémir, sous un joug salutaire

A

A te préférer Dieu, son Amour & sa Loi,  
 Si je puis cependant les préférer à toi.  
 Viens, & pense du moins que ce troupeau timide  
 De Vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.  
 Ces Filles du Seigneur, instruites par ta voix,  
 Baissant un front docile & a'impofant tes loix,  
 Marcherent sur tes pas dans ce climat fuavage;  
 De ces remparts sacrés, l'enceinte est ton ouvrage,  
 Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,  
 Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux;  
 Retraite des vertus, féjour simple & champêtre,  
 Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être:  
 Les biens de l'orphelin, ne l'ont point enrichi:  
 De l'or du fanatique, il n'est point embelli.  
 La piété l'habite, & voilà sa richesse.  
 Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse;  
 Sous ces Dômes obscurs, à l'ombre de ces Tours,  
 Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,  
 Mon Amant autrefois répandoit la lumière:  
 Le Soleil brilloit moins au haut de sa carrière.  
 Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.  
 Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,  
 La nuit les a couverts de ses voiles funebres,

La

La tritèſſe nous ſuit dans l'horreur des ténèbres.  
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,  
Privés de mon Amant, partager mes douleurs.

DES larmes de ſes ſœurs, Héloïſe attendrie,  
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie!  
Ah! charité trompeuſe! ingénieux détour!  
Ai-je d'autre vertu que celle de l'Amour?  
Viens, n'écoute que moi, moi ſeule je t'appelle.  
Abailard, ſois ſenſible à ma douleur mortelle.  
Toi, dans qui je trouvois Pere, Epoux, Frere, Ami;  
Toi, de tous les Amans l'Amant le plus chéri;  
Ne vois-tu plus en moi ton Epouſe charmante,  
Ta Fille, ton Amie, & ſur-tout ton Amante?  
Viens, ces Arbres touffus, ces Pins audacieux,  
Dont la cime s'éleve & ſe perd dans les Cieux,  
Ces ruiſſeaux argentés, fuyans dans la prairie,  
L'abeille, ſur les fleurs, cherchant ſon ambroïſie  
Le zéphir, qui ſe joue au fond de nos boſquets,  
Ces cavernes, ces lacs & ces ſombres forêts,  
Ce ſpectacle riant, offert par la Nature,  
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure  
L'ennui, le ſombre enoui, triſte enfant du dégoût,  
Dans ces lieux enchantés ſe traîne, & corrompt

tout.

Il sèche la verdure, & la fleur pâliſſante  
 Se courbe, ſe flétrit ſur ſa tige mourante.  
 Zéphir n'a plus de ſouffle, Echo n'a plus de voix,  
 Et l'oïſeau ne fait plus que gémir dans nos bois.

HE'LAS! tels ſont les lieux où, captive, en-  
 chaîne,

Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée;  
 Cependant Abailard, dans cet affreux ſéjour.  
 Mon cœur s'enivre encor des poiſons de l'Amour.  
 Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeſte abſence,  
 Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.  
 Moi, dompter mon amour quand j'aime avec  
 fureur!

Ah! ce cruel effort eſt-il fait pour mon cœur?  
 Avant que le repos puiſſe entrer dans mon ame,  
 Avant que ma raiſon puiſſe étouffer ma flamme.  
 Combien feut-il encor aimer, ſe repentir,  
 Deſirer, eſpérer, deſeſpérer, ſentir,  
 Embraffer, repouſſer, m'arracher à moi-même,  
 Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime.

O funeſte aſcendant! ô joug impérieux!  
 Quels ſont donc mes devoirs, & qui ſuis-je en  
 ces lieux?

Perfide, de quel nom veux-tu que l'on te nomme?

Toi,

Toi, l'Epouse d'un Dieu, tu brûles pour un hoïne!  
 Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,  
 A mes sens mutinés ose imposer tes loix.

Tu tiras du cahos le Monde & la Lumiere,  
 Hé bien, il faut t'armer de ta puissance entiere  
 Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour.  
 Il faut dans Heloïse ancantir l'Amour,  
 Le pourras-tu, Grand Dieu? mon désespoir, mes  
 larmes,

Contre un cher ennemi te demandent des armes;  
 Et cependant, livrée à de contraires vœux,  
 Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

CHERES SOEURS, de mes fers, compagnes  
 innocentes,

Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,  
 Vous, qui ne connoissez que ces froides vertus,  
 Que la Religion donne... & que je n'ai plus,  
 Vous, qui dans les langueurs du zele monastique,  
 Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique:  
 Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour Amant  
 Aimez par habitude, & non par sentiment;  
 Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont in-  
 sensibles!

Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paifi-  
 bles.

Le

Le cri des passions n'en trouble point le cours.  
 Ah ! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours !  
 Héloïse aime & brûle au lever de l'aurore,  
 Au coucher du Soleil elle aime & brûle encore,  
 Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.  
 Elle dort pour rêver dans le sein des Amours.  
 A peine le sommeil a fermé mes paupières ,  
 L'Amour, me caressant de ses ailes légères,  
 Me rappelle ces nuits, cheres à mes desirs,  
 Douces nuits, qu'au sommeil dispuetoient les plai-  
 sirs !

Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue:  
 Je l'entends . . . je le vois . . . & mon ame est émue:  
 Les sources du plaisir se r'ouvrent dans mon cœur  
 Je l'embrasse . . . il se livre à ma brûlante ardeur.  
 La douce illusion se glisse dans mes veines :  
 Mais que je jouis peu de ces images vaines !  
 Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil,  
 La raison vient tirer le rideau du réveil.

NON, tu n'éprouves plus ces secouffes cruelles,  
 Abailard, tu nas plus de flammes criminelles.  
 Dans le funeste état où t'a réduit le sort,  
 Ta vie est un long calme, image de la mort.  
 Ton sang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,  
 Sans

Sans trouble & sans chaleur circule dans tes veines  
 Ton cœur glacé n'est plus le Trône de l'Amour,  
 Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour :  
 On n'y voit point briller le feu qui me dévore.  
 Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'  
 Aurore.

Viens donc, cher Abailard, que crains-tu près de  
 moi ?

Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.

Déformais insensible aux plus douces caresses,

T'est-il encor permis de craindre des foiblesses ?

Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?

Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,

Qui brûlent près des morts sans échauffer leur  
 cendre,

Mon Amour sur ton cœur n'a plus rien à pré-  
 tendre.

Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.

Héloïse t'adore, & tu ne peux l'aimer !

MAIS que sens-je ? ô pouvoir ! ô puissance  
 suprême !

Quelle main me déchire, & m'arrache à moi-  
 même ?

Tremble, cher Abailard ! un Dieu parle à mon  
 cœur.

D

De

De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur.  
Vole près d'Héloïse, & sois sûr qu'elle t'aime.

Abailard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même :

Oui, viens... ose te mettre entre le Ciel & moi ;

Dispute-lui mon cœur... & ce cœur est à toi.

Que dis-je ? Non, cruel, fuis loin de ton Amante :

Fuis, cede à l'Eternel Héloïse mourante

Fuis, & mets entre nous l'immensité des Mers :

Habitons les deux bouts de ce vaste Univers.

Dans le sein de mon Dieu, quand mon Amour  
expire,

Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire ;

Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés.

Tout me rappelleroit des traits mal effacés.

Du crime au repentir un long chemin nous mène :

Du repentir au crime un moment nous entraîne.

Ne viens point, cher Amant, je ne vis plus pour  
toi.

Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi

Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée ;

Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée ;

Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout :

Adieu, cher Abailard, cher Epoux... adieu tout.

O Grace lumineuse ! ô Sageſſe profonde !  
 Vertu, fille du Ciel ! oubli ſacré du Monde !  
 Vous, qui me promettes des plaiſirs éternels,  
 Enlevez Héloïſe au ſein des immortels.  
 Je me meurs . . . Abailard, viens fermer ma pau-  
 pière.  
 Je perdrai mon Amour en perdant la lumière,  
 Dans ces affreux momens, viens du moins re-  
 cueillir  
 Et mon dernier baiſer & mon dernier ſoupir.  
 Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,  
 Ces charmes ſéducteurs, la ſource de mes larmes ;  
 Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,  
 Qu'on nous uniſſe encor dans la nuit du tombeau,  
 Que la main des Amours y grave notre Hiſtoire,  
 Et que je Voyageur, pleurant notre mémoire,  
 Diſe , ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux ;  
 Gemiſſons ſur leur Tombe , & n'aimons pas  
 comme eux.

F I N.



COMPLAISANCES  
A M O U R E U S E S

FAITES,  
A MADAME  
LA  
COMTESSE DE G\*\*\*

PAR  
MR LE COMTE DE S\*\*\*

\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*

*Curribus Automedon lentisque erat aptus habenis :*

*Tiphys in Hemoniâ puppe magister erat.*

*Me Venus artificem tenero præfecit amori :*

*Tiphys & Automedon dicar amoris ego.*

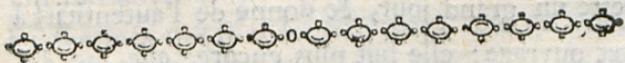
OID. *de arte amandi, lib. I.*

---

AVANT-PROPOS DU LIBRAIRE.

**O**N va croire, que la préface & l'ouvrage sont de  
la même main : mais je dois avertir en conscien-  
ce,

ce, qu'on se trompe: le livre est de l'Officier, à qui on l'a attribué, & l'auteur est mort. La préface, je l'ai fait faire par un soi-disant apprentif souffleur, qui venoit tuër dans ma boutique le tems qu'il a passé dans cette Ville. Il ne parle point; il remarquoit beaucoup & ruminait encore plus: J'ai imaginé, qu'il avoit le grand Oeuvre, ou ce qui vaut mieux, l'or potable; car tout étoit misère dans cet homme singulier: de plus, à le voir marcher, il ne touchoit point à terre; de loin, vous ne lui donneriez pas plus de vingt ans; mais de près, il en a quatre vingts. J'ai crû remarquer, que sa grande folie est de paroître Jeune: moi, qui ai vû, qu'il n'achetoit que de vieux Livres, qui traitent de la Diablerie & du Grimoire; je vous garantis, que c'est un homme du Seizieme Siècle: je m'y connois, croïez, qu'il ne cache ainsi sa Vieillesse, qu'avec l'Elixir de Paratelse, ou le breuvage d'Eson.



## P R É F A C E.

**J**E ne fais ici que l'office d'Editeur: ce rôle est moins à charge qu'on ne pense; car vous partagez la gloire de l'ouvrage, s'il est bon;

& s'il est mauvais, vous ne vous y trouvez pas plus intéressé, qu'à la naissance d'un bâtard contrefait, ou à la difformité d'un enfant d'un autre mariage. Vous n'y êtes que pour la forme; le fond ne vous regarde point.

J'ai trouvé ce manuscrit dans le portefeuille d'un Officier Gascon, mort à la Bataille d'*Hasslenbeck*. Il y en avoit deux copies; l'une étoit destinée à voir le Jour. Il avoit adressé l'autre à une personne d'une de nos provinces méridionales du Roïaume. J'ai d'abord imaginé, que c'étoit la même, qui avoit été comme l'objet & la matière de l'ouvrage; car tout n'est qu'expérience en Amour; la Lettre, que j'en ai reçue, un mois après, a bien vérifié ma conjecture.

Cette Lettre est une pièce d'importance; elle jette un grand jour, & donne de l'autenticité à cet ouvrage: elle fait plus encore, elle me dispense d'en faire l'Eloge. Je dirai seulement une chose (& je parle également pour les deux Sexes,) ceux qui jeunes encore, n'auront pas connu l'Amour, y trouveront un plan admirable de la conduite, qu'ils doivent suivre dans le périlleux

La-

Labyrinthe de cette Reine des Passions. Quant à ceux, qui plus expérimentés auront vécu sous ses Loix ils s'y confirmeront dans ce qu'ils auront déjà pratiqué; les personnes du Sexe y verront sur tout la solution de leurs doutes, s'il leur en reste sur une matière difficile, & où la raison est sans cesse en divorce avec le Desir. Rien ne flatte plus un Esprit bien fait, que d'avoir agi, sans le savoir, selon deux maximes fondées.

L'Auteur parle sans cesse de l'art de gagner le Cœur d'une femme; que de préceptes ne donne-t-il pas à ce sujet? Mais remarquez, je vous prie, ce qu'il suppose dans une Beauté, qu'il veut soumettre à l'amoureux Empire; il ne demande pas moins que de qualités héroïques. Un fou disoit un jour très sagement, que ce sont les femmes qui font les hommes; cela est vrai, plus encore en morale qu'en physique. Ainsi c'est au Beau-Sexe, que je fais l'hommage d'un livre, qui, à le bien prendre, n'est écrit que pour lui.

L'Ouvrage fera donc utile, puisqu'il est tout

de pratique: il formera aux beaux Sentimens les Cœurs encore novices; & il fortifiera dans l'habitude de la vertu amoureuse, ceux qui auront déjà été accoutumés à son Exercice. Je ne promets pas, qu'il change ces ames profanes & corrompës, qui dedaignent les delices du sentiment, pour ne se livrer qu'à la Volupté des Sens: mais quel Sermon? quel livre de morale peut se vanter de ce merite?

Je n'ai connu l'auteur qu'après sa mort; il étoit, lorsque je l'ai trouvé, dans l'Equipage d'un militaire amoureux expirant sur le Champ de Bataille: Il tenoit l'Epée d'une Main, son portefeuille de l'autre, & le portrait de sa Dame pendu à son Col. Son corps étoit couvert de sang & de poussière, & portoit une blessure profonde dans le côté, justement à l'endroit du cœur. Il m'a parû jeune, grand, bien fait; il avoit abondamment tout cet extérieur, qui prévient & qui touche; il étoit fait pour être aimé.

J'ai mis quatre Vers latins pour Epigraphe; c'est l'usage; d'ailleurs cela donne un avis de mystère, & le mystère fait toujours bien avec l'amour. Ces Vers sont d'un certain Ovide, qui

a traité la même matière & que je ne connois pas: on le dit grand Poëte, bel-Esprit, fort amoureux, & tant soit peu Libertain.

Mon Epigraphe m'a donné bien de la peine; je me suis adressé à plusieurs Docteurs très recommandables; le plus ancien d'entre-eux, & sans doute le plus éminent en dignité comme en doctrine, prétendoit que je devois le mettre en Grec: c'est, disoit-il, la première Langue de l'amour. Là dessus il à feuilleté cent gros Volumes, qu'il alloit prendre à point nommé par trente mille de la bibliotheque, & trouvoit toujours sous sa main celui qu'il cherchoit. J'ai eu dans un moment vingt Epigraphes à choisir: mais le caractère grec ma paru bizarre; sans compter, qu'un jeune Ecolier présent à remarqué, fort à propos, que, s'il ancienneté y faisoit quelque chose, ce devoit être plutôt en Hebreu; puisque cette langue fut créée avec le monde, & qu'on fait, à n'en pouvoir douter, que c'étoit en hébreu, qu'Adam & Eve se faisoient l'amour dans les jardins d'Eden. Un autre Docteur vouloit le mettre en Allemand; un troisième en François; j'en ai trouvé, qui m'en ont fourni en

Italien, & quelques-uns même en Espagnol ; mais ces Langues sont vivantes, & tout le monde les entend : j'ai donc préféré le latin, comme une langue moins barbare, que les deux premières, & moins connue que les autres.

On voudra favoir pourquoi j'ai fait imprimer cet ouvrage à H\*\*\* plutôt qu'à Paris ? j'ai eu plusieurs raisons ; la meilleure est, que la chose est fort indifferente de soi : en second lieu, cela m'est ordonné : enfin ce seroit le livre du Monde le plus inutile dans ma patrie : ceux qui connoissent l'esprit & le gout de nôtre Sexe, savent bien, qu'il hait à la Mort tout ce qui s'appelle Regle, Maxime, Principe ; & à son exemple, les hommes y ont aussi dégénéré : celui d'Hanovre au contraire, étant plus délicat, est bien propre à adopter & mettre en pratique les vertueuses maximes de mon auteur.

J'avertis encore, qu'on peut acheter cette première Edition avec confiance ; on n'a que faire d'en appréhender une seconde ; l'auteur est mort, j'ai vuide le porte-feuille & je ne suis pas intéressé.

LETTRE

L E T T R E

DE MADAME LA COMTESSE DE G\*\*  
A L'EDITEUR.

J'ai reçu votre lettre, Monsieur, & le précieux dépôt, que le Hazard vous a mis entre les mains. Il n'est donc plus l'infortuné Comte! il est mort au Printems de ses jours, & au moment que je venois de le recompenser de cinq ans de peines, & de païer, par une tendre aveu, la constante Tendresse qu'il avoit pour moi. Je Vous ouvre mon Cœur, & Vous fais, Monsieur, le dépositaire sacré de mes derniers Sentimens. Jadoris le malheureux Comte. Et, comme son ardeur étoit sans égale, il faut aussi que ma fidélité soit sans reproche. La lumière du jour n'importune, depuis qu'il ne vit plus, & je ne vois de délices, que dans la mort. Heureuse, si nos Cendres pouvoient se réunir dans un même Tombeau! mais Deux! quelle distance va les séparer pour jamais! une Terre barbare à reçu dans son sein ce corps si digne d'une autre sépulture. Ah, cher Amant! si celle qui t'adore eût pu du moins Te baigner de ses Larmes! Si j'eusse pu Te rendre les derniers Devoirs! ... pardonnez moi, Monsieur, un juste hommage, que m'arrache ma Tendresse: Vous êtes sensible sans doute, & ma douleur Vous intéresse. Je Vous prie de faire imprimer le livre de mon Amant: parlez de lui au public: parlez lui de mes regrets: nôtre sort doit l'attendrir. Mais gardez Vous bien de le faire paroître en France; les Femmes de ma Patrié, tout aimables qu'elles sont d'ailleurs, ne sont pas dignes de

ces

ces présens ; Elles n'en sentent plus le prix : Helas !  
 j'en ai honte, depuis long-tems , elles sont corrompues  
 sur l'Amour. Le Sexe d'Hanovre, où Vous êtes a des  
 Sentimens, dit-on, bien plus épurés : c'est donc à Lui  
 que je le délie. Adieu ; conservez le Souvenir d'un  
 personne , qui Vous honore. Je vais dire un adieu  
 éternel à mes parens, & soiez persuadé, qu' au mo-  
 ment que Vous recevrez ma Lettre, il y aura déjà  
 long-tems que je ne serai plus.

à Paris  
 ce 28. Septembre  
 1757.



## COMPLAISANCES AMOUREUSES.

### I.

**J**e ne fai, si les Chagrins de l'Amour ne sont  
 pas à préférer aux Ennuis de ces Cœurs,  
 dont l'Indifférence les rend incapables d' aucun  
 Plaisir. Le Tems, à qui les Poètes & les Peintres  
 donnent des Ailes, ne passe jamais que lente-  
 ment pour eux.

*Quoi que les Heures soient bornées.*

*Et que le Tems soit court, même au plus malheureux  
 Si Vous voulez conter les Jours pour des Années,  
 Ne soyez point amoureux.*

### II.

Ce n'est pas qu'on se trompe de s'imaginer  
 que l'Amour n'ait que des douceurs ; il a ses  
 chagrins aussi bien que ses plaisirs, & un Cœur se  
 doit résoudre à les ressentir tant qu'il vivra sous  
 l'Em-

l'Empire amoureux: Mais on peut dire, que souvent quelques momens de plaisir font oublier tous les maux, qu'on a soufferts, & qu'un Amant, qui sçait l'Art de flater, sa Douleur trouve des Charmes dans cette Passion.

*L'Amour a des Douceurs, & des charmans desirs,  
L'Amour a des Chagrins, des Tourmens & des Genes  
Pour en connoitre les Plaisirs.  
Il'en faut connoire les Peines.*

III.

Rien n'est plus difficile, ni plus important que le choix d'une Maitresse, il faut qu'il se fasse autant par connoissance que par inclination. Et le repos d'un Amant est tellement attaché à ce choix, qu'il fait lui-même sa bonne ou sa mauvaise fortune. Il doit connoitre toutes les qualités d'une Belle avant que d'engager à la servir. Comme on n'aime pas toutes les fois qu'on veut aimer, on ne cesse pas d'aimer aussitot qu'on le souhaite.

*Si Vous faites une Maitresse,  
Choisissez-la d'un esprit doux,  
Qu'elle ait le Cœur capable de tendresse,  
Et que ce Cœur soit tout à Vous.  
Mais pour faire encor davantage,  
Il faudroit la choisir, & jeune, & belle, & sage.*

IV.

Le Nombre des Rivaux ne fait pas le mérite d'une Belle. La plupart des hommes aiment par Caprice, ou suivent leur inclination, sans consulter la Raison. Ils s'attachent souvent au-  
pres

près de ces Beautés adroites, à qui mille Cœurs  
ont déjà passé par les mains, & qui ont donné le  
leur à mille Amans; ou bien ils engagent avec  
ces Beautés naissantes, qui n'ont rien aimé.

*La Belle dont le Cœur est tout neuf en Amour,*

*Vous fait mal à propos soupirer plus d'un jour,*

*A peine vous peut-elle entendre:*

*Mais n'y soyez point abusés,*

*Il est plus facile de prendre*

*Un Cœur tout neuf, qu'un Cœur usé.*

V.

Les Belles fieres peuvent devenir sensibles, &  
l'Amour est accoutumé à de semblables change-  
mens: Mais ne Vous opiniâtrez pas à servir ces  
Beautés ingrates, qui ne veulent pas connoître  
le mérite d'un honnête Homme, & qui font  
profession de Cruautés: attachez-vous seulement  
auprès de ces Belles, qui ne sont fieres que par  
un sentiment de Vertu.

*Si vous voulez dompter la fierté d'une Belle.*

*Tachez de Vous faire aimer d'Elle,*

*Et soyez attentif à faire votre Cour.*

*Dans ces Cœurs remplis de gloire,*

*La Fierté combat l'Amour,*

*Mais l'Amour bien souvent, remporte la Victoire.*

VI.

Je ne conseillerois jamais d'offrir un Cœur à  
ces belles Capricieuses, qui ne font rien par rai-  
son; qui dispensent sans choix les rigueurs & les  
graces, & qui ne considerent ni les soins ni les  
ser-

services d'un Amant. On n'est jamais assuré de leur affection; Elles desavoient un moment après ce qu'elles ont dit d'obligeant, & on ne sçait, de quelle manière les prendre pour leur plaire.

*Gardez - Vous bien d'aimer une Belle inhumaine,  
Capricieuse, fiere, & vaine;  
Car Vous la perdrez tôt ou tard:  
Son Cœur ne s'aquiert qu'avec peine,  
Et se conserve par Hasard.*

VII.

Il est difficile de dire, de quelle humeur doit être une Maitresse; les uns aiment les enjouées, les autres en veulent aux Mélancoliques: la bonne foi ou la coquetterie se peuvent trouver en ces divers temperamens. C'est à l'Amant à choisir, ou plutôt c'est à l'attacher auprès de celle qui lui plait. Il ne dépend pas toujours de nous de disposer de notre Cœur.

*Le Choix d'une Maitresse est assés difficile,  
Sur tout quand on la veut jeune, belle, & civile,  
Et dont l'Esprit ne soit ni gai, ni sérieux,  
Mars, selon le commun usage,  
Si Perjouée à l'art de plaire davantage,  
La Melancolique aime mieux.*

VIII.

Aussitôt qu'on a donné son Cœur à une Belle, on ne doit songer qu'à lui plaire, on ne doit avoir d'autre Volonté que la sienne: & de quelque humeur

qu'on soit, il faut se faire violence, pour se régler sur ces sentimens. Il faut étudier toutes ses pensées pour s'y conformer, regarder toutes ses actions pour y applaudir, & s'oublier soi-même pour ne se souvenir que d'elle, & pour rendre hommage à sa beauté.

*Quand on approche d'une Belle,  
Et que l'on soupire pour elle  
On doit lire d'abord son humeur dans ses yeux.  
Le véritable Amant, en bonne politique  
Doit paroître enjoué, doit être sérieux,  
Selon qu'elle paroit gaie, ou Mélancolique.*

IX.

Un Amant est à plaindre, lorsque deux Belles entreprennent de s'en faire aimer : Elles observent ses regards, ses paroles & ses actions, & le plus souvent elles veulent pénétrer jusqu'à ses pensées. Il est nécessaire pour son Repos, qu'il se déclare, qu'il donne son Cœur à celle qui lui plait le plus, & qu'il n'ait pour l'autre que de la civilité.

*Qu'un Amant est dans l'Embaras,  
Quand deux Beautés égales en apas  
En veulent à son Cœur, & flatent sa fortune.  
C'est en vain qu'il se croit heureux,  
Il vaudroit mieux pour lui n'être aimé de pas une,  
Que de l'être de routes deux.*

X.

La facilité, qu'on trouve dans le Cœur d'une Belle

Belle, est plutôt une marque de sa foiblesse, qu'un témoignage du Mérite d'un Amant. Le hazard, qui se mêle de tout, peut faire qu'une Coquette ne coûte pas beaucoup de Soins; Mais alors on doit regarder le Cœur, qu'on a acquis, comme un bien, qu'on peut perdre facilement.

*L'Amant qui gagne un Cœur plus vite qu'il ne faut,*

*A se voir tromper se hasarde.*

*Les Cœurs que l'on prend d'assaut  
Sont de difficile garde.*

XI.

Peu de Gens savent faire une déclaration d'Amour, de bonne grace; cependant chacun s'en mêle, & croit s'en acquitter heureusement. Il faut bien prendre son temps, pour y réussir. Un Amant, qui ne plaît pas alors, court risque, de ne plaire jamais. Avant que de Vous engager à parler de votre passion, examinez bien les dispositions, qu'on a de Vous écouter.

*Je Vous aime; sont trois mots*

*Qu'un Amant dit dès qu'il soupire,*

*Mais ce n'est rien, que de les dire,*

*Si l'on ne les dit à propos.*

XII.

Lors que l'Amour commence à naître, un Amant n'a point de plus pressant desir, que d'en parler à celle qu'il aime, & il se rendroit mal-

E

he.

heureux, s'il prétendoit de lui cacher toujours.  
 Il ne faut point douter, qu'il ne lui soit avan-  
 tageux, quelle connoissè en même temps, sa  
 passion & son respect.

*Il ne faut pas qu'on s'abstine*

*A se taire nuit & jour :*

*Mais avant qu'un Amant parle de son Amour,*

*Il est bon qu'on la devine.*

XIII.

Un regard dit plus en un moment, que les  
 plus longs discours, & le langage des Yeux n'est  
 pas celui qui persuade le moins. Non seulement  
 il est expressif, amoureux, & languissant ; mais  
 il est extrêmement hardi, & les Amans peuvent  
 dire par ce muët langage tout ce qu'ils veulent,  
 malgré la defence des Belles, & sans qu'elles  
 puissent s'en facher.

*Le langage des Yeux est un charmant langage,*

*Et c'est le seul dont l'usage*

*Est à la mode, en tous lieux.*

*Il peut même adoucir une beauté farouche :*

*Et l'expression de la bouche*

*Doit céder à celle des Yeux.*

XIV.

Quelque longue que puisse être une conver-  
 sation, elle paroît toujours trop courte aux  
 Amans.

Amans. Ils sont tellement charmés dans leur  
 Entretien, qu'ils voudroient y passer le reste de  
 leur vie. Ils ne se quittent qu'à regret, & il  
 semble qu'ils ne se scient jamais parlé, & qu'ils  
 ayent à traiter de toutes les affaires du monde.

*Qu'on s'entretienne sans cesse,  
 Avec une aimable Maitresse,  
 Qu'on parle par autrui, qu'on parle par Ecrit;  
 Dès qu'un Amant se retire,  
 Apres avoir crû tout dire,  
 Il trouve qu'il n'a rien dit.*

XV.

Lors qu'on n'est point aimé, on ne souffre  
 pas une médiocre douleur, & elle redouble sa  
 force quand il n'est pas permis de la fai-  
 re voir. Les douleurs muettes sont insuppor-  
 tables. Comme on n'espère du Soulagement  
 qu'en rompant le Silence, le desir de parler don-  
 ne presque autant de peine, que la passion  
 qu'on ressent.

*On peut aimer sans esperer,  
 Et dans ce desespoir tout craindre,  
 Mais difficilement un Cœur peut endurer  
 Un mal violent, sans se plaindre.*

XVI.

Les Amans veulent toujours être assurés du  
 rang qu'ils tiennent dans l'Esprit de leur Mai-  
 tresse:

treffe: les yeux peuvent en dire quelque chose ;  
 mais souvent ils font des Trompeurs, & l'on  
 prend quelque fois des regards de hazard, pour  
 des regards amoureux. L'incertitude n'est pas  
 un des moindres supplices de l'amour.

*Pour sçavoir avec quelque adresse,  
 Si l'on est bien avec une Maitresse,  
 In en faut consulter ses Yeux:  
 Mais pour être assuré, que vôtre amour la touche,  
 Vous ferez encore mieux.  
 De l'apprendre de sa bouche.*

XVII.

Tous les soins qu'on peut prendre, ne sçau-  
 roient cacher long-tems l'Amour. Il est de  
 cette passion comme du feu qui paroît toujours,  
 ou par sa flamme, ou par sa fumée. Tout ce  
 qu'on peut faire, est d'empêcher qu'elle ne fasse  
 un grand Eclat.

*Sachez qu'il est bien mal-aisé,  
 Lors qu'on brule pour une Belle,  
 Qu'on ne montre quelque étincelle,  
 Du feu dont on est embrasé.*

XVIII.

Il se faut bien garder parmi les Dames de  
 parler de ses bonnes fortunes; un Amant, qui  
 en

en entretient sa Maitresse ne fait gueres sa cour,  
& l'on se défie toujourns d'un cœur, qui a brulé  
d'autres feux.

*Quand Vous aurés éteint dans le fond de vôtre  
Ame*

*Une premiere flamme,*

*Oubliez-la pour toujours.*

*Car c'est manquer de prudence & d'adresse,*

*De confier vos premières Amours*

*A vôtre derniere Maitresse.*

XIX.

Toutes les Belles se plaisent à donner de l'  
Amour, & s'étudient à n'ent point prendre.  
Les conquêtes qu'elles font, flatent leur Vanité,  
& les plus modestes, lors qu'elles sont verita-  
blement aimées, ne rebutent pas toujourns un  
Amant.

*Il n'est point aujourd'hui de Belle raisonnable,*

*Qui se fache de voir adorer ses apas;*

*Et lors que sa rigueur fait quelque miserable,*

*Ce n'est pas que l'Amour ne lui soit agreable,*

*C'est que l'Amant ne lui plait pas.*

XX.

C'est un erreur de croire que la hardiesse sied  
bien aux Amans, lors que la raison ne la gui-  
de pas. L'Amour respectueux est le veritable  
Amour;

Amour, & un honnet - Homme n'en connoit  
point d'autre.

*Auprès des jeunes Beautés,  
Gardez-Vous bien d'avoir de ces Temérités  
Que le respect a condamnées;  
Car un Temeraire Amant,  
Perd souvent dans un moment  
Le fruit de plusieurs années.*

XXI.

Si VôtreMaitresse Vous permet de lui écrire,  
vos billets ne feront pas de legeres impressions  
sur son esprit, & ils sollicitent puissamment son  
Cœur; mais si Vous pouvez la refondre à Vous  
faire reponse, ces aimables Caracteres charme-  
ront toutes Vous inquietudes. Les momens  
qu'on donne à cette lecture, sont les plus agrea-  
bles qu'on puisse goûter.

*Oui, dès qu'une Beauté Vous écrit à son tour,  
Vos Amours sont heureuses.  
Vn seul billet vaut mieux en matiere d'Amour,  
Que mille paroles flateuses.*

XXII.

L'Amour ne marche gueres seul, & la jalou-  
sie est souvent à sa suite. Ce n'est pas qu'une  
mediocre jalousie ne soit quelque fois utile; ce  
petit trouble qu'elle excite dans les Cœurs, por-  
te

te enfin à des éclairciffemens qui rendent les Amants plus heureux.

*Vn peu de jalousie a souvent bonne grace,  
 Entre la Maitresse & l'Amant,  
 Mais il faut qu'insensiblement,  
 Cette humeur jalouse se passe,  
 Lors qu'elle dure trop, on connoit aisement,  
 Que l'Amour s'affoiblit de moment en moment,  
 Et que la haine prend sa place.*

XXIII.

Plus vous aures d'aimables qualités, plus vous ferez haï de vos rivaux; mais quand on espere d'être aimé d'une Maitresse, on ne craint gueres leur Haine. Quoi qu'on doive estimer les rivaux, lors qu'ils ont du mérite, on n'est pas obligé de les aimer, & il est toujours permis de souhaiter qu'ils soient exposés à toutes les rigueurs de l'Amour.

*Si vôtre Amour vous sollicite,  
 A rendre vos Rivaux malheureux & Jaloux,  
 Faites que l'on trouve en Vous  
 Plus d'amour, & plus de mérite.*

XXIV.

Que ne souffre point un Amant éloigné de la Beauté qu'il aime; mais celui qui voit qu'un Rival l'entretient, ressent une peine encore plus cruel-

cruelle, & voudroit être absent de sa Maitresse, pour n'être pas le Temoin du plaisir de son Rival.

*On apprend par experience ,  
Que ce n'est pas un petit mal,  
D'être contraint de garder le Silence ,  
Pour laisser parler un Rival.*

XXV.

Il faut donc avoüer que les rivaux donnent de la peine, & bien qu'on soit persuadé de la fidélité de celle qu'on aime, on ne doit pas laisser de craindre leur perseverance.

*Quoi qu'aimé, l'on doit toujours craindre*

*Ces opiniâtres Rivaux ,*

*Qui ne font jamais que se plaindre*

*De la rigueur de leurs maux .*

*Il est même nécessaire*

*De les éloigner tout à fait ;*

*Non pour le progrès qu'ils ont fait ,*

*Mais pour celui qu'ils pourroient faire.*

XXVI.

L'Amour aussi-bien que la Guerre, demande beaucoup de soins. Comme un Capitaine doit tâcher d'éloigner les ennemis de la place qu'il assiege, & d'y avoit quelque intelligence, un Amant ne doit rien épargner pour écarter ses rivaux d'aupres de sa Maitresse & pour se mettre bien dans son Cœur.

*Les plaisirs succedent aux Maux ,  
Lors qu'un Amant par son adresse.  
Se fait aimer de sa Maitresse,  
Et craindre de tous ses rivaux.*

XXVII.

Faites en forte qu'une Belle conçoive une haute opinion de votre vertu, ce sera le plus sur moyen de vous établir dans son Cœur. Les premieres Impressions qu'on fait sur l'esprit d'une Maitresse, sont les premiers pas de l'infortune, ou de la felicité d'un Amant.

*Tous les fideles Amans ,  
Deivent avoir pour maxime,  
Qu'en matiere d'estime,  
Tout dépend les commencemens.*

XXVIII.

J'avouë qu'il est doux d'être favorisé de la fortune, mais les faveurs d'une Maitresse ont quelque chose de plus sensible. Si elles viennent avec moins de faste, & moins de bruit, elles se font ressentir avec plus de douceurs; & l'amour qui ne prend jamais la renommée pour sa confidente, ne met d'ordinaire les veritables plaisirs, que dans les faveurs les plus secrets.

*Qui n'a qu'une flamme commune,  
L'éteint bien-tôt, pour suivre la fortune ,  
Et pour s'attacher à la Cour ;  
Mais le parfait Amant, sur d'autres biens se fonde,  
Et pour ceux qui donne l'Amour,  
Il renonce souvent à tous les biens du Monde.*

XXIX.

Un homme est heureux, lorsque la fortune & l'Amour lui distribuent leurs faveurs. La fortune donne de l'éclat à son Amour, l'Amour lui donne lieu de faire paroître sa fortune, & toutes deux ensemble contribuent à le rendre heureux.

*Pour être toujours sans Tristesse,  
Et pour vivre sans souci,  
Soyez, si Vous pouvez, aimé d'une Maitresse,  
Et de la fortune aussi.*

XXX.

Il y a des Amans à qui leurs chaînes paroissent legeres, & qui trouvent même des charmes dans leur Servitude : mais il faut qu'ils ne soient point hais, ou qu'ils se flattent de l'espérance d'être aimés. L'esperance entretient l'Amour, affoiblit les douleurs, & redouble les plaisirs.

*Un Cœur fortement amoureux,  
Trouve mille plaisirs dans son Amour extrême,  
Mais il faut, pour se voir heureux,  
Être autant aimé que l'on aime.*

XXXI.

Il n'est rien de plus vrai, que l'interêt corrompt les Cœurs, & que lors qu'on agit par ce principe, ce n'est point l'Amour qui y regne, mais bien une autre passion, qui se sert de son Nom. Quelques grandes que soient les faveurs d'une Maitresse, si elles sont intéressées, elles diminuent de leur prix. Il faut n'être ni raisonnable, ni amoureux pour en faire cas, & qui-conque les estime, mérite d'être trompé.

Les

*Les Loix de l'Amour sont blessées,  
Lors qu'il se rencontre des Cœurs,  
Qui mettent au rang des faveurs,  
Les faveurs intéressées.*

XXXII.

Tout le Monde tombe d'accord que l'amour est aveugle: il ne faut donc pas s'étonner si un Amant est dans l'erreur, lors qu'il croit que rien n'est égal à l'objet qu'il aime. Ce qui plait le plus l'emporte toujours, & souvent les sens se-  
duisent tellement la raison, qu'ils persuadent tout ce qu'ils veulent.

*Quelque fois les Amans se trompent en Beauté,  
Et négligent les plus aimables.  
Mais en dire la Vérité,  
Les erreurs en Amour sont toujours excusables.*

XXXIII.

Pour sçavoir si Vous aimés fortement, examinez le pouvoir que l'Amour, & la raison ont sur votre Cœur: si la raison l'emporte, vous n'aimés pas assez, si c'est l'Amour, vous aimés un peu trop: mais si leur puissance est partagée, vous êtes en état de jouir de toutes les douceurs de cette passion, & de n'avoir que des desirs raisonnables.

*Qui brule doucement d'une amoureuse flamme,  
Ne doit jamais chercher sa guérison.  
Sur tout lorsque l'Amour se trouve dans son Ame  
Aussi puissant que la raison.*

XXXIV.

On a beau dire à un homme amoureux qu'il  
ces-

cessera d'aimer, il n'en veut rien croire, & il ose même assurer qu'il aimera toujours. C'est répondre un peu légèrement de l'avenir, & c'est vouloir ignorer que le temps affoiblit l'Amour, & que mal aisément on peut disposer pour toujours de son Cœur.

*Il est certain qu'un jeune Amant  
Croit aimer d'une Ardeur extrême,  
Et jure qu'éternellement  
Il aimera l'objet qu'il aime,  
Mais souvent il n'est plus le même,  
Et change presque en un moment.*

XXXV.

Encore que le Cœur d'un Amant soit capable de changer, il faut qu'il soit persuadé, que s'il est possible, il aimerait au delà du Tombeau, que rien ne peut ébranler sa passion, que le Temps ne fera que l'augmenter: & il doit agir comme si son Amour ne pouvoit jamais finir.

*Un véritable Amant présume d'ordinaire,  
Qu'il doit aimer d'une éternelle amour,  
Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,  
S'il n'a cessé d'aimer, est bien près de le faire.*

XXXVI.

Un Amant ne doit jamais perdre l'esperance, & quand la raison n'est pas assez forte pour lui donner des Conseils, il faut que le temps soit le Medecin de sa douleur. On a beau désirer la mort, elle ne vient pas toujours au Secours de ceux qui la souhaitent.

*Qu'un Amant mal traité peste contre le sort,*

*Qu'il*

Qu'il souhaite cent fois la mort,  
 Qu'à cent chagrins divers son ame s'abandonne,  
 Malgré tous ses transports ses yeux verront le jour,  
 L'Absence, ni l'ennui, les chagrins, ni l'Amour,  
 Ne font jamais mourir personne.

XXXVII.

Il y a des Amans qui s'imaginent qu'on ne doit pas tout dire à une Maitresse: Ces Amans n'aiment gueres, ou ne connoissent pas le pouvoir de l'amour. Il est bien difficile qu'en donnant son Cœur, on puisse s'en réserver les Secrets,

N'en doutez point, Amans discrets,  
 L'Amour n'est jamais sans foiblesse,  
 Celle que votre Cœur a choisie pour Maitresse,  
 Sera par force, ou par adresse,  
 Maitresse de tous vos Secrets.

XXXVIII.

L'Amour ne te paye que par l'Amour, & ceux qui ne demandent pas d'être aimés, trahissent leur passion & se privent d'un bien dont ils voudroient jouir. J'avouë qu'une Belle en donnant son amitié, donne beaucoup à un Amant; mais c'est lui faire un présent dont il ne sçaurôit être satisfait.

Quand on Vous donneroit des preuves chaque jour,  
 D'une Amitié sans seconde,  
 La plus grande amitié du monde,  
 Ne vaut jamais la moindre amour.

XXXIX.

La plupart des Amans ne sçavent ce qu'ils demandent, & au lieu de consulter la raison, ils

ne consistent que leur caprice. Ce n'est pas qu'il n'y ait des momens où ils paroissent raisonnables; mais ces momens passent, & il en succede d'autres, où ils ne sont contents ni d'eux mêmes, ni de leurs Maitressés.

*L'amour est d'une humeur difficile à comprendre,  
Toujours prêt à tout entreprendre,  
Tantôt il suit le mal, tantôt il suit le bien:  
Souvent il prend tout ce qu'on lui presente,  
Quelque fois rien ne le contente,  
Et quelque fois il est content de rien.*

XL.

Plusieurs font ce que les Amans les plus passionnés pourroient faire, & cependant ils sont persuades que leur Cœur est à l'épreuve de toute atteinte. Si l'on ne veut rien aimer, il ne faut rien voir d'aimable. Lors qu'on a l'ame tendre, le Cœur sensible, & qu'on est auprès des Belles, il est dangereux qu'on ne se trouve pris.

*Il ne s'est point passé de jour,  
Qu'Amour en badinant n'ait fait des aventures  
Quiconque se joie à l'Amour,  
N'en sort pas toujours sans blissures.*

XLI.

Le Cœur des Amans n'est jamais sans esperance ou sans crainte, ces deux passions y succedent l'une à l'autre, & l'occupent presque toujours. On a beau faire des efforts pour chasser la crainte, & pour r'appeller l'esperance; les Amans ne peuvent pas le faire toutes les fois qu'ils le desirent.

*Amans,*

*Amans, tant que Vous aimerés,  
 Vous craindrés. Vous espereres  
 Malgré toute vôtre prudence.  
 Lors que l'on peut être un seul jour,  
 Ou sans crainte, ou sans esperance,  
 On se peut dire sans Amour.*

XLII.

L'extrême prudence n'est gueres le partage d'un Amant; ce n'est pas que cette Vertu l'abandonne toujours, il peut la conserver dans le plus fort de sa passion, mais alors elle n'est point exacte à regler les mouvemens d'un Cœur, & elle souvent contrainte de relacher de ses droits en faveur de l'amour.

*Il est difficile qu'on montre  
 Un Cœur aussi tendre qu'ardent,  
 Qu'on puisse être, en toute rencontre,  
 Fort amoureux & fort prudent.*

XLIII.

Ceux qui disent, que la ruse est permise en amour, ne sont pas du parti de la raison; le Dieu qui fait aimer nous oblige souvent de rendre avec honte les Cœurs que nous avons pris par ruse. Ne soyez donc point prévenu de ces erreurs, & persuadez-Vous que la probité est nécessaire pour se faire aimer.

*Sans doute un Amant s'abuse,  
 Quand de son artifice il se fait une loix.  
 La Guerre peut souffrir la ruse,  
 Mais l'amour veut la bonne foy.*

XLIV.

XLIV.

Peu de Cœurs se trouvent capables de bien goûter les plaisirs qu'on trouve en aimant. Pour faire qu'un Amant relente toutes les douceurs de l'Amour, il faut qu'il ait je ne sçai quoi de délicat dans l'Ame, qui ne se rencontre qu'en ceux, qui ont beaucoup de Tendresse.

*Un Cœur délicat en Tendresse,  
Trouve mille Douceurs dans ses propres soupirs :  
Mais un Cœur sans Delicatesse,  
N'a point de sensibles plaisirs.*

XLV.

Encore qu'on s'imagine souvent de n'aimer pas, on a dans le Cœur un commencement d'Amour, qui devient avec le tems une passion violence. Quelque fois cette flamme inconnuë répand dans l'ame un excès de Joyé, qui charme ceux qui le ressentent; & quelque fois elle les accable d'un chagrin extrême.

*Dans l'excès d'une ardente flamme,  
Nous formons divers desirs.  
Tantôt cent Maux s'emparent de nôtre Ame,  
Tantôt nous goûtons cent plaisirs.*

XLVI.

Les soumissions, les civilités & l'obeissance, sont les armes ordinaires, dont un Amant se sert pour gagner le Cœur d'une Belle; mais il ne suffit pas d'être soumis, civil, & obeissant, il fut avoir une espece de soumission, douce & agréable, jointe à une civilité sans affectation & à une obeissance pleine de douceur.

*Il est sans doute necessaire,  
D'être aimé de l'objet dont on se voit charmé,  
Pour être bien-tôt aimé,  
Il ne faut que bien-tôt plaire.*

XLVII.

Un Amant qui desire d'être aimé, ne doit jamais partager son Cœur. Il est difficile qu'avec une partie du vôtre, vous puissies en gagner un tout entier. Quand on croit aimer deux Maitresses, il est constant qu'on n'en aime aucune.

*Partager son Cœur en aimant,  
Est pres qu'une chose impossible,  
Le Cœur d'un veritable Amant,  
Doit être un Cœur indivisible.*

XLVIII.

Fuiez toujours la Conquetterie, comme un obstacle invincible aux desseins d'un Amant: Vous pour riez être le mieux fait de tous les hommes, si vous passés pour coquet, vous serés aimable sans être aimé.

*Tous les Coquets ont beau faire,  
Ils sont moins aimés que haïs,  
Et souvent ils n'avancent guere,  
En battant bien du País.*

XLIX.

On se trompe lors qu'on s'imagine qu'on ne sçauroit se passer de confidens: une Belle qui aime sa Reputation, ne doit jamais endurer que son Amant soit prévenu d'une maxime si

F

per-

pernicieuse. Toutes ces confidences accusent une Maitresse de foiblesse, ou un Amant de Vanité.

*Pour rendre avec un peu de soins,  
Vos intrigues bien secretes,  
N'aiez dans vos amourettes  
Ni confidens, ni Temoins.*

L.

Il est necessaire qu'un Amant soit toujours en garde contre les Envieux, & contre les medifans; ils sont dans l'empire de l'amour les perturbateurs du Repos public. S'il n'y en avoit point dans le Monde, peut-être que les Dames seroient un peu moins severes, & les Amans pourroient parler des faveurs innocentes qu'ils reçoivent, sans qu'on les explicât en mal; mais le Siècle est trop perverti, & il faut regarder la plus part des hommes comme autant d'ennemis.

*Afin de vivre en paix, dans l'empire Amoureux,  
Gardez vous toute vôtre vie  
Des medifans, des Envieux:  
Car la medifance & l'envie,  
Troublent tous les Amans heureux.*

LI.

En Amour, comme en toute autre chose, il faut avoir des armes allés fortes pour s'oposer aux medifans. Tel voudroit vous attaquer, qui lors qu'il vous voit en Etat de repousser ses coups, n'y songe plus d'une fois. Il est bon  
nean-

néanmoins d'éviter ces combats de langue, où  
la reputation des Belles peut être blessée.

*Fuyez ces médifans, ces ames de Satyre;  
Et pour vivre avec eux dans une longue paix,  
Soyez en Etat de médire,  
Mais il faut, s'il se peut, ne médire jamais.*

LII.

Un Amant dont l'ame est sans tendresse, n'a  
que des desirs sans bornes; & d'ordinaire il  
demande les graces, comme s'il étoit en droit  
de les obtenir. Ne soyez point de cette hu-  
meur, & ne pretendez pas même qu'une Mai-  
tressé vous accorde toutes les innocentes faveurs  
que vous lui demanderés. La rareté en fait le  
prix, & les Belles ne doivent pas prodiguer leurs  
bienfaits; les favorables regards, & les douces  
paroles donnent de sensibles plaisirs à ceux qui  
ont l'ame tendre.

*Quand vous serés aimé d'un objet plein d'apas,  
Qu'un honnête refus ne Vous rebute pas,  
Et ne l'accusez point d'avoir l'âme inhumaine,  
Il faut en ce Tems-là penetrer dans son Cœur;  
Quelque fois un refus lui coute tant de peine,  
Qu'il en vaut plus qu'une faveur.*

LIII.

On ne doit pas s'endormir dans les bras de  
la bonne fortune, il faut songer à garder ses  
conquêtes, & faire ce qu'on peut pour plaire  
toujours à la personne à qui nous avons plû

une fois. Encore que vous soyes aimé d'une Belle, si Vous cessés de paroître aimable, l'amour peut sortir de son Cœur, & Vous pourriez Vous repentir de vôtre negligence.

*Soyez toujours constant, sensible, & raisonnable,  
Et resouvenez Vous qu'un Amant est blâmé,  
Si, désqu'il est sur d'être aimé,  
Il cesse de paroître aimable.*

LIV.

La plupart des Amans s'imaginent, que désqu'on est aimé, les respects, les soumissions, & les devoirs sont inutiles; qu'on ne doit plus traiter une Maitresse de Souveraine, & que c'est lui faire grace de partager son autorité avec Elle. Le Cœur d'une aimable personne est toujours du même prix, & il est honteux de negliger ce qu'on a acquis avec peine.

*Lors qu'une Maitresse vous aime,  
Soyez tous jours le même,  
Sans Vous laisser du bonheur;  
L'Amour vous doit apprendre,  
Qu'il faut que l'on conserve un Cœur;  
Par les mêmes moyens dont on a sçeu le prendre.*

LV.

Quoi que le principal dessein d'un Amant soit de plaire à sa Maitresse, il doit néanmoins ne déplaire pas au reste des Belles. Une Maitresse regle souvent son affection sur l'estime qu'on

qu'on fait du Mérite d'un Amant, & quand on s'est attiré l'inimitié de quelque Beauté, dont l'esprit est porté à la Vengeance, elle peut Vous rendre de mauvais offices auprès de la personne que Vous aimés.

*Quiconque sçaura galamment  
L'Art de dire des bagatelles,  
Pourra se vanter hautement,  
De ne déplaire pas aux Belles.  
Mais l'Amant ne doit point en vantant leurs appas,  
Rendre sa flaterie extrême.  
Celui qui veut trop plaire à ce qu'il n'aime pas  
Déplait souvent à ce qu'il aime.*

LVI.

L'avarice déplaît généralement à tout le monde, quand même un Amant seroit le mieux fait de tous les hommes, s'il est avare, il est odieux. La liberalité donne des graces aux Amans, & c'est une excellente qualité pour plaire. Ce n'est pas que les femmes qui aiment la vertu, ne soient fâchées qu'on fasse des dépenses à leur considération, elles ne l'endurent jamais qu'avec peine; mais elles sont bien-aïses que ceux qui les approchent, ayent l'inclination liberale.

*Tout ce que fait l'avare, il le fait toujours mal,  
S'il aime quelque Belle, elle en est offensée;  
Et moins Elle est intéressée,  
Plus Elle estime un Amant liberal.*

LVII.

Quand il ne s'agit pas des intérêts de vôtre Maitresse, ne Vous érigez jamais en Juge dans tous les démêlés que la beauté fait naître parmi les Belles. Il coûta cher autrefois à un illustre Berger, de s'être déclaré pour une Déesse; on se souvient toujours des outrages qu' on croit avoir reçus, & une Belle offensée ne les pardonne jamais.

*Lors que Vous verrés deux Belles,  
En concurrence de Beauté,  
Sans Vous ranger d'aucun côté,  
Laissez les disputer entr'elles.*

LVIII.

Les Belles se plaisent souvent d'être aimées de ceux qui passent pour braves, dans la pensée qu'elles ont d'être moins exposées à la médisance; Elles s'imaginent que les Hommes de Cœur sont plus aimables, & qu'ils ont toutes les qualités qu'on peut souhaiter.

*Le Moyen les plus excellent,  
De toucher le Cœur des Belles,  
Est de passer auprès d'Elles,  
Pour amoureux, brave, & galant.*

LIX.

L'Amour se déguise en complaisance, afin d'entrer avec moins d'éclat dans l'ame d'une Belle.  
C'est

C'est par la complaisance qu'on commence tous les projets amoureux, & sans elle l'amour ne sçauroit par où s'y prendre, pour faire les approches d'un Cœur.

*Afin qu'une Beauté, malgré sa résistance,  
Ait un jour quelque complaisance  
Pour flater votre Amour;  
Il est besoin que Vous même  
Ayez pour Elle, à votre Tour,  
Une complaisance extrême.*

LX.

Il est à souhaiter qu'un Amant soit toujours propre, & qu'il ne paroisse jamais en desordre aux yeux de sa Maitresse, ou du moins que la negligence ne puisse pas Lui plaire.

*Ne Vous piquez point de Beauté,  
C'est une trop grande foiblesse,  
Soyez pourtant bien mis sans paroître affecté,  
Qui negligé la propreté,  
Semble negligé sa Maitresse.*

LXI.

Il est bien difficile qu'on n'ait quelques démêlés avec une Maitresse, & que la prudence d'un Amant puisse toujours les éviter; mais dans cet interregne (s'il faut ainsi dire) les Cœurs prennent de nouvelles forces pour aimer avec plus d'ardeur.

*C'est un bonheur pour les Amans fidelles,  
Lors que durant quelques momens,  
Ils souffrent les chagrins, que donnent les querelles,  
Pour goûter les plaisirs des raccomodemens.*

LXII.

Tout le monde ne tombe pas d'accord, que l'absence soit un remède contre l'amour; ce n'est pas qu'elle ne l'affoiblisse, non seulement dans le Cœur des Amans tièdes, qui ne veulent jamais rien fortement, & qui oublient ce que leurs yeux ne voyent pas; mais encore dans les Cœurs les plus constans. Je ne parle que d'une longue absence, car une absence de quelques jours n'est pas capable d'alterer une forte passion.

*Une Amour veritable à l'ide la violence,  
L'absence toutes-fois en peut venir à bout;  
Quand l'Amour resiste à l'absence  
Elle est à l'épreuve de tout.*

LXIII.

Encore que tous les Amans soient sensibles à tous les plaisirs, & à toutes les douleurs de l'amour, on peut dire que les Melancoliques aiment fortement, & que les enjouées n'ont que de foibles ardeurs.

*Un Amant enjouié plait dans sa belle humeur,  
Un serieux est propre à conquerir un Cœur,  
Et tous deux sont enfin, capables de tendresse.*

*Mais*

*Mais quand l'Amour se les assujettit ,  
Et qu'ils sont avec leur Maitresse,  
L'un persuade, & l'autre divertit.*

LXIV.

L'Esprit donne cent agreables moyens de  
gagner le Cœur d'une Belle, & la reputation  
d'homme d'esprit fait souvent une partie de la  
bonne fortune d'un Amant.

*Et par la prose & par les Vers,  
Votre amour peut avoir mille sujets divers,  
De se faire connoitre,  
Faites-les donc servir à vôtre passion,  
Mais gardez-Vous bien de paroître  
Bel-Esprit de profession.*

LXV.

Un Amant dont la Voix est agreable; a l'  
avantage de ne laisser jamais languir la conver-  
sation & c'est un secours pour ceux qui n'y peu-  
vent toujours fournir; mais il ne faut pas imi-  
ter ceux, qui chantent à tout-moment, & qui  
malgré la beauté de leur Voix ne laissent pas à  
la fin de assés ceux qui les écoutent.

*Bien souvent un Cœur amoureux ,  
Par un air triste, & langoureux ,  
Exprime toute sa tendresse:  
Et l'on a vëu plus d'une fois,  
Une ingrâte, fiere Maitresse ,  
Se rendre aux doux accens d'une Touchante Voix.*

LXVI.

La bonne mine attire les regards de la plus part des femmes, & pour peu qu'on ait d'ailleurs de qualités, on se fait bien tôt aimer. En amour les yeux sont les premiers vaincus: & tous ces Amans qui plaisent aux yeux d'une Belle, peuvent bien tôt être selon son Cœur.

*La bonne mine est un grand avantage,  
Et qui peut l'avoir en partage,  
N'a pas un petit bonheur.*

*Un tel Amant triomphe, & l'Amour le destine  
A tous les excès de faveur.*

*Pour peu que son Esprit, son adresse, & son Cœur,  
Répondent à sa bonne mine.*

LXVII.

Lors qu'on a de l'esprit & du jugement, on n'est pas en peine de se faire valoir; qu'on n'affecte pas de faire paroître à tous momens ses bonnes qualités, il faut qu'on les montre, parcequ'on les a; mais il ne faut pas qu'on les ait seulement pour les montrer.

*Tous les Amans d'un mérite ordinaire,  
Sont presque toujours rebutés,  
Mais plus on a de bonnes qualités,  
Plus on a de moyens de plaire.*

LXVIII.

Si l'on demande raison à la mode de tous ses caprices, elle Vous repondra, tel est mon plaisir. Cependant presque tout le monde suit les règles

glès de cette capricieuse, comme si la raison les avoit autorisées. Un Amant qui les choqueroit, passeroit pour ridicule. C'est en cette occasion qu'il faut faire comme les autres, & aller quelquefois contre sa propre inclination.

*Les Modes sont certains usages,*

*Suivis des fois, & quelque fois des sages,*

*Que le caprice invente, & qu'approuve l'amour.*

*Tels usages souvent sont assez incommodes :*

*Mais quand on aime, ou quand on suit la Cour,*

*On doit toujours suivre les modes.*

LXIX.

Ne refusez point de jouïr avec les Dames, lors que la personne que Vous aimerez sera de la partie. Mais ne faites pas comme ces Amans qui affectent de perdre au jeu, pour montrer leur libéralité; jouiez seulement avec generosité, & sans chagrins; pour le moins Vous aurez l'occasion de contribuer au divertissement de vôtre Maitresse, & de Vous rendre souvent nécessaire.

*S'il faut en quelque occasion,*

*Jouïr avec l'objet de vôtre passion,*

*Faites, sans hesiter, tout ce qu'on Vous propose,*

*Vous pourriés perdre par malheur;*

*Mais ce que Vous perdrez sera bien peu de chose,*

*Si vous pouvez gagner son Cœur.*

LXX.

Les Belles aiment les plaisirs , & on ne leur déplaît pas, quand on prend soin de les divertir. Un Amant doit être ingénieux en fêtes, ses richesses donnent de l'éclat à ses actions & sa magnificence contribué à le faire aimer ; mais ces Amans de grand bruit, qui ne donnent point d'autres preuves de leur Amour, que leurs dépenses excessives, ne sont pas les plus aimés.

*L'Amour veut qu'un Amant se pique,  
De donner quelque fois le Bal & la Musique,  
Sur tout pour les jeunes Beautés,  
Un Amant riche & magnifique,  
Fait valoir aisement ses bonnes qualités.*

LXXI.

L'Amour triomphe avec plus d'éclat dans un Cœur qui a été formé d'un sang noble, & la Noblesse donne mille avantages aux Amans ; mais quand la fortune leur a refusé cette grâce, la vertu leur tient lieu de naissance.

*Quelque soit votre rang, ayez de l'esperance,  
L'Amour ne peut souffrir un Courage abatu,  
S'il est bien en Amour, d'avoir de la naissance,  
Il est encore mieux d'avoir de la Vertu.*

LXXII.

LXXII.

Un Amant ne doit jamais rien faire qui puisse l'éloigner du Cœur de sa Maitresse; & lors qu'il a sujet de s'en plaindre, il faut qu'il lui parle en Amant soumis, & qu'il ne l'irrite jamais.

*De crainte qu'une Belle ait lieu de Vous blamer,  
Ne Vous emportez point, quand Vous voudrés vous  
plaindre:*

*Le propre d'un Amant est de se faire aimer,  
Et non pas de se faire craindre.*

LXXIII.

L'on ne doute point que l'infidélité d'une Maitresse ne puisse jeter un Amant dans le desespoir; mais quelque criminelle qu'elle soit, on ne doit consulter ni l'Amour ni la colere.

*Il est de l'homme d'honneur,  
Lors qu'il veut punir dans son Cœur  
L'infidélité d'une Dame,  
De la laisser à son rival,  
De la fuir avec soin, de la hair dans l'ame,  
Et de n'en dire bien ni mal.*

LXXIV.

L'amour ne se plaît jamais tant à parler, que lors qu'il se trouve avec la joye; neantmoins un Amant doit prendre garde à ne s'eriger point en grand

grand parleur : faites que le jugement conduise vos paroles, & ne dites pas toujours tout ce que Vous avez envie de dire.

*Un Amant qui parle sans cesse,  
Fait penser à sa Maitresse,  
Qu'il ne peut jamais rien celer,  
Pour agir avec prudence,  
Il ne faut ni trop parler,  
Ni trop garder le silence.*

LXXV.

Le Mensonge est tellement connu pour un vice, que ceux même qui aiment le plus à mentir le condamnent : pour être toujours mal heureux en Amour, il ne faut que passer pour menteur. Bien loin de persuader une Belle raisonnable, on ne persuade pas même une coquette; l'on n'est guerre heureux quand on doit à un mensonge les faveurs d'une Maitresse.

*Les Belles de bon-sens, aiment la Verité,  
Ainsi l'Amant sans probité,  
Découvre bien-tôt sa malice;  
Et dèsqu'il passe pour menteur,  
On peut accuser d'artifice,  
Sa bouche, ses Yeux, & son Cœur.*

LXXVI.

Qui cesse d'aimer la gloire, merite d'être haï.  
 Ceux qui vivent sous l'empire amoureux, la  
 doivent considerer comme la Compagne de leur  
 amour, & celui qui ose la trahir, est capable  
 de trahir une Maitressé. Aimez la gloire de  
 tout votre Cœur, vous n'aurez en cette amour  
 que d'illustres rivaux, & Vous serez chéri de  
 la personne que vous aimerez.

*Il est bien mal-aisé de croire,*

*Qu'un Cœur fidelle ait deux amour;*

*Mais il peut aimer toujours,*

*Une Maitressé, & la Gloire.*

LXXVII.

N'imitiez point ceux qui n'aiment que par  
 Vanité, ils se rendent insupportables à toutes  
 les Belles, & selon que leurs maximes, & les  
 faveurs ne sont connus, elles sont sans dou-  
 ceur. Ils aiment la beauté d'une Maitressé, &  
 sont ennemis de sa Reputacion, ou plutôt ils  
 n'aiment que la vanité. Vous devez considerer  
 la gloire de la Personne que Vous aimez, plus  
 que votre propre satisfaction.

*Aimez avec fidelité,*

*Et cachez les faveurs de la Personne aimée,*

*Qui n'aime que par Vanité,*

*N'attrape que de la Fumée.*

LXXVIII.

LXXVIII.

Quelque fois un Amant abandonne une entreprise sur le point qu'il ne faut plus qu'un pas pour l'achever ; le tems & les services parlent à son avantage, & il est bien difficile qu'une Belle défende toujours l'entrée de son Cœur avec opinâreté.

*Ne desesperez de rien,  
Attendez de pied ferme, & le mal & le bien,  
Soyez constant, soyez fidelle,  
Et l'amour Vous sera garant,  
Qu'après avoir été l'esclave d'une Belle,  
Vous en ferez le conquerant.*

LXXIX.

Un Amant se rend mal-heureux s'il persevere dans une amour qui ne lui donne que des chagrins, & il est juste qu'il cesse d'aimer, lors qu'il n'a plus d'esperance. Souvent on se fait haïr à force de vouloir se faire aimer. Pour éviter ce malheur, ne donnez plus de soins lorsque Vous voyes qu'on n'a point de disposition à les recevoir.

*Après avoir poussé cent soupirs enflamés  
Dans vôtre perseverance ;  
Si la Belle que Vous aimés,  
Est toujours dans l'indifference,*

SANS

*Sans faire le faché , l'emporte, le jaloux;*

*Prenez congé de cette Belle.*

*Car elle n'est pas pour Vous,*

*Ni Vous n'êtes pas pour Elle.*

LXXX.

L'amour a toujours pris en amitié le Dieu du silence, & le secret n'est pas le moindre de ses plaisirs; mais quelques fois les Amans commencent leur malheur par leur imprudence, & le monde l'acheve par sa malice.

*Les secrets de l'amour seroient toujours secrets,*

*Malgré les médifans, malgré les indiscrets,*

*Si deux Cœurs bien unis ne manquoient point d'*  
*Adresse;*

*Mais rien ne rompt ce commerce charmans,*

*Que l'imprudente humeur d'une jeune Maitresse,*

*Ou la vanité d'un Amant.*

LXXXI.

L'amour est quelque fois aussi injuste qu'aveugle; nous aimons plutôt ce qui nous paroît aimable, que ce qui nous aime, & malgré la raison, un Amant est obligé de suivre les caprices de l'amour. Il faut alors donner notre estime, & notre Amitié aux Belles à qui nous refusons notre Cœur; mais il ne faut rien faire qui puisse entretenir leur passion, ou qui puisse leur promettre plus qu'on ne veut leur donner.

*A tort un Amant est blâmé,  
De n'être pas toujours le maitre de soimeme:  
Il n'est point criminel de n'aimer pas qui l'aime,  
Quand l'objet qui l'enflame est digne d'être aimé.*

LXXXII.

Qui voudroit ôter à l'Amour les exagerations,  
lui oteroit une partie de ses agrémens, & son  
Langage auroit bien de la peine à persuader.  
L'Amour veut toujours flater, & les Belles veu-  
lent toujours être flattées.

*En vain voudroit-on en douter,  
La plus modeste aime à se voir flater,  
En toute sorte de langage,  
La Flaterie est douce, & plait insiniment;  
Mais Elle plait davantage,  
Quand elle vient d'un Amant.*

LXXXIII.

Les ruptures ne sont point avantageuses aux  
Amans, & le dépit s'y mêle presque toujours.  
Il n'est pas aisé d'appaïser les Belles, & souvent  
Elles refusent la paix qu'on leur demande.

*Avec une aimable Maitresse,  
Toutes fois qu'on le veut,  
On n'a pas toute sa tendresse;  
Et qui la perd pour trois jours,  
Peut la perdre pour toujours.*

LXXXIV.

LXXXIV.

Encore que les plaintes d'une Belle soient injustes, un Amant ne laisse pas d'y trouver des douceurs, & sur tout lors qu'Elle ose se plaindre qu'il ne l'aime pas assez. En cette rencontre il faut attribuer ce reproche plutôt à son Amour qu'à sa raison; & un Amant en doit tirer des conséquences favorables.

*Malgré tout ce qu'un Amant craint,  
Son ame doit être charmée,  
Lors qu'une Maitresse se plaint  
De n'être pas assez aimée.*

LXXXV.

On doit se trouver autant qu'il est possible avec une Maitresse, & le moins qu'on le peut avec les autres Belles. Tous les Amans ne sont pas à l'épreuve d'un regard favorable; & la plus part se laissent séduire à ce qui les flatte.

*Les doux regards ne sont que trop puissans,  
Pour surprendre les sens,  
Et quiconque les souffre un peu trop se hasarde:  
L'Amant le plus fidele en est souvent pressé,  
Et si son Cœur n'est point en garde,  
Il court risque d'être blessé.*

LXXXVI.

On doit toujours suivre la Volonté d'un Maîtreſſe; il eſt vrai que ſes commandemens peuvent être injuſtes; mais alors c'eſt la punition du mauvais choix qu'un Amant a fait, & l'Amour qui veut être abſolu, ne lui permet pas d'en appeller.

*Il faut qu'un Amant ſe preſſe,*

*D'obéir à ſa Maîtreſſe,*

*Et ſur tôt lors qu'il le peut.*

*Il ne ſait jamais bien d'oſer lui contredire,*

*Il doit faire ce qu'elle veut,*

*Ou bien ſortir de ſon Empire.*

LXXXVII.

Tous les commandemens d'une Maîtreſſe ſont autant de Faveurs. Un Amant n'a pas peu de pouvoir ſur l'eſprit d'une Belle, Lorqu'Elle ſe reſoud à loi commander quelque choſe, & c'eſt une marque infaillible qu'elle le préfere dans ſon Cœur, au reſte des hommes.

*La priere d'une Maîtreſſe,*

*A des douceurs pour un Amant,*

*Mais un ſimple commandement,*

*A toujours plus de tendreſſe.*

LXXXVIII.

Si Vous pouvez obliger vôtre Maitresse d'écouter la recit des principaux incidens de vôtre vie, Vous l'engagerez insensiblement à prendre part à Vôtre fortune, & à Vous instruire d'une partie de ses sentimens. C'est dans ces fortes d'entretiens que l'amour unit souvent les Cœurs.

*Parfaits Amans faites en sorte,  
Qu'on soit sensible à Vos malheurs :  
Le plaisir est plus grand, & la douleur moins forte,  
Quand on partage entre deux Cœurs,  
Et les plaisirs, & les douleurs.*

LXXXIX.

C'est une marque d'amour d'être persuadé qu'une Maitresse possède des qualités qu'on trouve rarement à celles de son Sexe ; en cette occasion ce n'est point la raison qui éclaire les Amans, c'est l'Amour seul, qui ne fait jamais voir que des choses avantageuses dans la personne qu'on aime.

*Courez sur la terre & sur l'onde,  
Et voyez tout ce qu'a le monde,  
De plus rare & de plus charmant,  
Vous n'avez point de Tendresse,  
Si Vous ne croyez fortement,  
Que tout cede à vôtre Maitresse.*

XC.

L'Amour ne hait point les richesses, cependant toutes les Belles ne sont pas d'humeur à prendre, & celles qui aiment la gloire, ne voudroient pas se reprocher d'avoir reçu des présents. Leur Ame ne connoit point l'interet; & elles preferent un Cœur à tous les biens de la fortune.

*Un present peut toucher & l'esprit, & les sens,  
De mille coquettes aimables,  
Mais les Belles raisonnables,  
Proferent les soins aux presens,*

XCI.

Quand on n'est pas auprès de la Personne qu'on aime, on a bien de la peine à goûter les plaisirs de la Societé; il est même nécessaire qu'un Amant aime un peu la solitude, & qu'il sçache l'art d'y rêver, & d'y soupirer agreablement. Sa propre tendresse peut faire naitre dans son Cœur une certaine Melancolie douce, qui vaut presque autant que la joye, & qui flatte souvent son Amour. Ces agreables reveries charmant les ennuis; & lors qu'on ne peut être avec une Maitresse, on n'est pas fâché d'être seul.

*Un Amant dans la solitude,  
Ne souffre pas toujours beaucoup d'inquietude,  
Et peut même y goûter un assez doux plaisir,*

Si.

*Si ce plaisir n'est pas extrême,  
Il donne du moins le loisir,  
De bien songer à ce qu'on aime.*

XCII.

Quand on a de ces Amies illustres, qui sont capables de toutes belles choses, on passe doucement la Vie, & on a le plaisir de les entretenir quelque fois de la personne qu'on aime. Dans ces aimables entretiens tout se passe à l'avantage d'une Maitresse.

*L'Amour n'empêche pas qu'on n'ait pour plusieurs  
Belles,*

*Des amitiés fidelles,*

*On peut en faire chaque jour,*

*Mais il faut que sans cesse,*

*L'Amitié cede à l'Amour,*

*Et l'Amie à la Maitresse.*

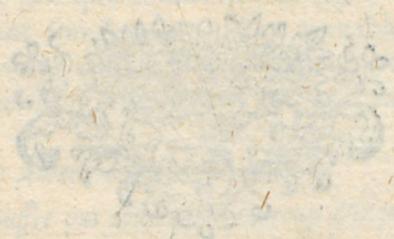
FIN.



Si ce plaisir n'est pas éternel  
Il faut en avoir le goût  
De s'en passer à ce point sans

Quand on a de ces Amers illustres, qui sont  
capables de toutes belles choses, on peut donc  
mourir de Vie, & on a le plaisir de se souvenir  
quelque fois de la personne en son amour. Mais  
ces Amers illustres sont le plus à l'année  
de d'une manière.

L'Amour n'est pas un jeu, mais un plaisir  
de s'en passer à ce point sans  
On peut en faire chose sans  
Mais il faut que l'on sache  
L'Amour est à l'année  
Et l'Amour à la manière.







110921

110921

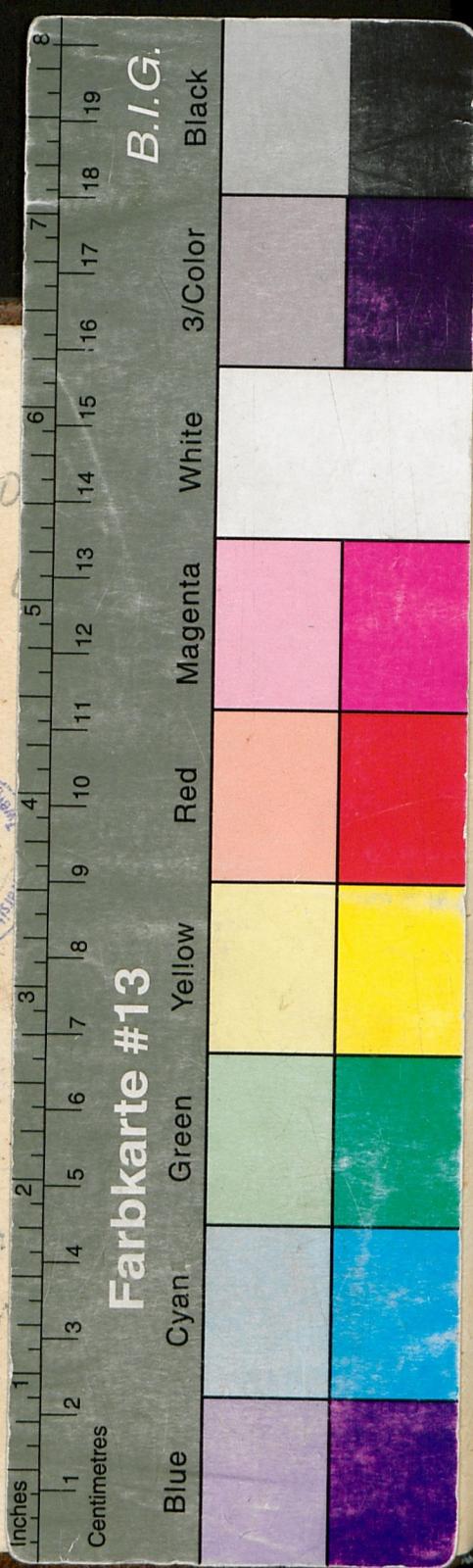
8

X28 M 822









Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

RECUEIL  
DES  
FRIVOLITÉS  
GALANTES.

*Aimez-vous la muscade? on en  
a mis par-tout.* Boileau.



COLOGNE.



Chez PIERE MARTEAU

1759.